

William Shakespeare

LA NUIT DES ROIS

(Twelfth night – La douzième nuit)

ou

Ce que vous voulez

(What you will – Ce que vous voudrez)

Traduction originale : Denis Guénoun

© D.G., 1975

Au printemps 1975, après le cuisant échec du Règne blanc¹, quatre des acteurs du spectacle² se sont retrouvés pour réaliser, sur de tout autres bases, un travail sans forfanterie mais assez ambitieux, la présentation de Roméo et Juliette, de Shakespeare, au Café-théâtre de l'Ange d'Or, à Strasbourg³. L'expérience était si entraînante que nous avons décidé de la poursuivre, en constituant un nouveau groupe dénommé L'Attroupement⁴. Nous ne pouvions le faire qu'avec nos ressources personnelles, maigres. Un ami de Bernard Bloch, Roland Brodbeck, restaurateur passionné de théâtre, nous a offert des conditions idéales : il mettait à notre disposition, pour une longue période de répétitions (quatre mois, de septembre à décembre) et pour les représentations à venir, un magnifique ancien caveau qui servait à son restaurant, mais restait souvent disponible, dans un cadre sublime : sur la place de la Cathédrale (!), sous la brasserie du Dauphin. Il nous proposait en outre, gracieusement ou presque, une restauration quotidienne de belle qualité. C'était beaucoup de chance. Tous les soirs, nous quittions les répétitions, dans les nuit grisées de l'hiver alsacien, et traversant la place déserte au pied de la cathédrale dont la vue en contre-plongée restait presque intacte depuis que Goethe, et tant d'autres, en avaient eu le souffle coupé d'admiration. Nous avons construit autour de cela une économie brinquebalante mais assez inventive, qui bénéficiait de l'élan (je veux dire : l'élan général, culturel, politique,

¹ On peut trouver en accès libre le texte intégral de cette pièce, ainsi que la préface de 2015 qui évoque les circonstances de sa création, par le lien : <http://denisguenoun.org/oeuvres-en-ligne/le-regne-blanc-1974-75/>.

² Bernard Bloch, D.G, Patrick Le Mauff et Guy Naigeon.

³ Une conférence de cette époque, et sa préface de 2016, témoignent de l'atmosphère qui environnait ce travail. En accès libre avec le lien : <http://denisguenoun.org/ecrits-et-reflexions/autres-ecrits/strasbourg-1975-une-intervention/>.

⁴ Guy Naigeon nous a quittés alors pour d'autres aventures, et la nouvelle équipe a été constituée, dans sa première mouture, de Bernard Bloch, Michèle Goddet, D.G., Léonor Guinand, Patrick Le Mauff, Pierre Mercier, Béatrice Viard et Philippe Vincenot. Sur l'Attroupement, dont l'expérience est souvent considérée aujourd'hui comme assez marquante, on pourra consulter divers témoignages ou travaux, parmi lesquels : *Travail Théâtral*, n° 26, janvier-mars 1977 ; D. G. : « De l'Attroupement et de ses amis », *Saisons d'Alsace* (Strasbourg), n° 120, été 1993 ; *Relation (Entre Théâtre et philosophie)*, Les Cahiers de l'Égaré, 1997 ; « De l'assemblément », in *L'Exhibition des mots*, Circé-Poche 1998 ; « La Face et le profil », in *Actions et acteurs*, Belin 2005 ; « Pour mémoire », in *Livraison et délivrance*, Belin 2009, ainsi que les préfaces aux différentes œuvres de l'époque publiées sur ce site, et le dossier d'archives « Denis Guénoun » réuni à la Bnf, département des Arts du Spectacle (<http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc1019300>). Merci à Alain Mercier et Marie-Thérèse Champesme de m'avoir donné l'impulsion de reprendre ce travail d'édition, à l'occasion des expositions consacrées à Pierre Mercier en 2017 par le Musée de Strasbourg et celui de Lille-Villeneuve d'Ascq. Cet artiste et ami, récemment disparu, avait participé à notre *Nuit des rois*, et à la vie de l'Attroupement, en 1975 et 1976.

mental) de ces années. Et, voulant suivre encore la route shakespearienne, nous nous sommes mis au travail sur La Nuit des Rois. Pendant l'été, j'en ai préparé une traduction originale, qu'on peut désormais lire ci-dessous.

Selon la leçon de Peter Brook, dont nous recevions des échos, nous souhaitions pour le texte une présentation qui évoque les manuscrits élisabéthains : un flux continu, sans les coupures en actes et scènes – dont l'introduction nous semblait avoir été ultérieure – ni indications scéniques. Ces éléments pratiques, remarquons-nous, pouvaient se déduire des répliques, où ils apparaissaient par leurs annonces ou leurs effets. C'est à peine si nous consentions, pour y voir un peu clair, à ce que les noms des rôles figurent dans les marges. J'ai respecté cette disposition dans la présente édition, réintroduisant seulement quelques indications, très rares⁵, lorsqu'elles me paraissaient nécessaires à la lecture. Mais ces petites manies exprimaient un choix fondamental de ce qui fut un beau spectacle, rencontrant un vrai succès⁶ : une priorité absolue donnée au texte, et à un jeu très vif, ancré dans les prodigieuses ressources de l'écriture. La traduction essayait donc de les serrer au plus près, prenant plus d'une fois le risque d'un littéralisme un peu inhabituel à l'époque – il est devenu plus fréquent aujourd'hui, tant il répond à l'esprit des temps. La mise en « scène » (sans aucune scène) était bondissante : le jeu s'organisait et se réorganisait sans cesse parmi les spectateurs, dans les espaces très beaux mais malcommodes de ce caveau, où de grands piliers nous conduisaient à imaginer des dispositifs mouvants et multiples. Le public, parfois assis aux tables, parfois debout, parfois se déplaçant, vivait une soirée bien vivace, autour d'un grand entracte où tous bénéficiaient de la cuisine de notre hôte.

Avant de laisser découvrir ces pages, je voudrais ajouter une anecdote, qui est peut-être plus qu'une anecdote. Mon père, rentré d'Algérie après des événements difficiles, vécus en sens inverse de l'expérience de ses proches, se trouvait privé des activités qui avaient fait

⁵ Ainsi que la découpe en actes et scènes, signalée par des chiffres romains (actes) et arabes (scènes). J'ai en outre modifié la ponctuation du document de 1975, pour la rendre plus claire. Les ponctuations que nous lisons dans les diverses éditions sont toutes anachroniques. J'ai, en outre, laissé un interligne plus espacé lorsque des personnages entrent ou sortent.

⁶ Bientôt joué devant des salles combles, le spectacle était néanmoins rétif, par la mise en scène que j'évoque plus bas, à ces « tournées » uniformisées qui font le lot des productions d'aujourd'hui. Il fut néanmoins repris avec beaucoup de plaisir à Lyon (dans les locaux de la Maison des Jeunes et de la Culture de Saint-Fons pilotée par Jean-Pierre Bauza, et à l'invitation du Centre Dramatique National que dirigeait notre ami Robert Gironès), puis à Colmar, dans l'église Saint Matthieu alors en réfection, sous la houlette du regretté André Balint et de l'association de spectateurs qu'il animait de sa ferveur.

*l'essentiel de sa vie antérieure : métier d'enseignant, et militantisme communiste ou syndical. Il ne pouvait ou ne voulait ni reprendre l'un, ni continuer l'autre⁷. Encore assez jeune, à peine la soixantaine, il cherchait des occupations, compatibles avec une santé chancelante. Il décida donc, entre autres choses, de donner une forme nette et lisible à certains de mes manuscrits. C'est ainsi qu'il se mit, de sa propre initiative, à dactylographier une conférence que j'avais donnée, encore étudiant, sur des questions de philosophie, puis, dans cet élan, à « taper à la machine », comme on disait, certains de mes écrits pour le théâtre. Il le fit pour *Le Règne blanc*, puis, peu après, pour le texte de *La Nuit des rois*. Je ne crois pas avoir déjà dit combien il fut étrange (et en même temps naturel, à certains égards) de le voir copier mot à mot *Le Règne blanc*, compte tenu du sujet de la pièce. Rien de tel avec *La Nuit des rois* : en tout cas, c'est à cette surprenante activité que je dois d'avoir aujourd'hui, à ma disposition, une dactylographie propre et fidèle (il doit y traîner quelques coquilles) de la traduction, insérée dans des baguettes de plastique et des couvertures de carton où le titre et le nom des auteurs sont calligraphiés au stylo, de sa main.*

*C'est ce document que je viens de retranscrire, à mon tour, pour réaliser la présente édition. Aucune version électronique du travail alors, comme j'en produirai plus tard (exactement : à partir de *Un Conte d'Hoffmann*, en 1987 – date à laquelle j'acquis mon premier ordinateur avec « traitement de textes ».) Je disposais seulement des manuscrits, à peine lisibles tant j'écrivais avec hâte pour suivre l'allure de la pensée, et d'une machine à écrire pour les mettre en forme au plus tôt. Mais ces documents raturés, coupés, tailladés pendant les répétitions se trouvaient en piètre état. Mon père voulut en refaire une version complète. Je l'ai ici copiée : reprenant, mot à mot, les phrases ou vers qu'il avait transcrits, mot à mot, après que je les avais une première fois pianotés, mot à mot, quelques mois (ou quelques semaines ?) avant lui. Trois courses des doigts sur le clavier se sont ainsi jointes comme en surimpression : la mienne d'abord (d'après le manuscrit autographe), puis la sienne suivant le document de répétitions, puis la mienne encore, quarante ans plus tard, à partir de ses feuilles conservées. Je le raconte en pensant à Pierre Michon.*

On sait que les très grandes Vies minuscules, malgré l'apparence, sont une autobiographie. Donnée comme en creux, et doublement. D'abord, parce que la vie de l'auteur se dessine, peu à peu, d'un récit à l'autre, dans

⁷ Sur tout ceci, cf. *Un sémite*, Circé 2003 (trad. angl. de Ann et William Smock, *A Semite, A Memoir of Algeria*, pref. Judith Butler, Columbia University Press, 2014).

les plis et trous de ces existences microscopiques, rendues grandioses – au double sens du mot « rendues » : transformés en monuments littéraires, et aussi restitués à leur invisible grandeur intime. Entre ces vies, dans l'espace qui les sépare et le chemin qui les lie, se trace progressivement une autre vie paraissant depuis son ombre, celle du narrateur-auteur dont le projet autobiographique se révèle peu à peu, faisant lever comme un fantôme l'unité littéraire si intense de ce qu'on avait d'abord pris pour une collection de nouvelles disjointes. Mais un second spectre fait de ce récit une autobiographie en excavation. Car ce que cherchent le livre et son auteur, et qu'on voit monter au regard de façon d'abord discrète puis progressive, ce n'est pas seulement la propre vie de l'écrivain ou écrivain, mais celle de son père, disparu, silhouette qui peu à peu se révèle obsédante, parce que toujours fuyante et vide. Et si le sujet du livre trouve sur cette route sa propre figure, c'est uniquement en tant qu'il voit se découper, peu à peu et par son ombre, celle de ce père toujours en défaut. Le mouvement culmine dans une scène inoubliable, terrible et sublime (c'est un peu un pléonasme), au cours de laquelle lui, le « je » qui porte le livre ou que le livre porte, vomissant son ivrognerie dans un lavabo, sent son corps habité, sa posture hantée, occupée, ses bras et ses mains vampirisés par le corps dégueulant de son père ivrogne, dont il occupe la place et la pose⁸.

Mon rapport à mon père ne se joue pas dans une dramaturgie aussi saisissante, et le souvenir que j'en garde reste, malgré toutes ses contradictions, lié à une bienveillance plus radicale – et aussi à une présence, plus simplement incarnée. J'ai tout de même pensé qu'en refaisant ses gestes, mot à mot et même lettre après lettre, ou plutôt en refaisant à chaque lettre le geste qu'il avait fait avant moi de copier ma propre copie, mes mots, mes lettres (et à travers eux ceux, traduits, du dramaturge inimitable), je vivais une scène de reprise et d'occupation par le corps-esprit de mon père mort, dont Michon a typé l'indélébile matrice.

Décembre 2017.

⁸ P. Michon, *Vies minuscules* (1984), Folio-Gallimard 1996, pp. 90-91.

I, 1.

DUC

Si la musique est la nourriture de l'amour, jouez encore,
Donnez m'en à l'excès, de sorte que, gavé,
L'appétit tombe malade d'écœurement, et meure ainsi.
Encore cette attaque ! Elle avait une chute mourante :
Oh, elle est venue sur mon oreille comme la sonorité douce
Qui souffle sur un banc de violettes,
Déroband et puis donnant le parfum ! Assez, pas plus,
Elle est moins douce maintenant qu'elle l'était tout à l'heure.
Oh, esprit de l'amour, comme tu es vif et cru !
Car, bien que ta capacité
Reçoive autant que la mer, rien n'y entre
Quelles qu'en soient la valeur et la force
Qui ne tombe dans l'abattement et ne se déprécie,
Même en une minute ! L'imagination est si pleine de formes
Que, seule, elle est éminemment fantasque.

CURIO

Irez-vous chasser, monseigneur ?

DUC

Quoi, Curio ?

CURIO

Le cerf.

DUC

Eh bien, c'est ce que je fais, et le plus noble que je sache :
Oh, quand mes yeux découvrirent Olivia pour la première fois,
Il m'a semblé qu'elle purgeait l'air de sa pestilence.
Cet instant fut celui où je fus changé en cerf
Et mes désirs, comme une meute sauvage et cruelle,
Me poursuivent sans cesse depuis lors.

Alors ? Quelles nouvelles d'elle ?

VALENTIN

N'en déplaise à monseigneur, je n'ai pas pu être reçu,
 Mais, de sa servante, revient cette réponse :
 Le ciel lui-même, avant sept étés révolus,
 Ne pourra apercevoir son visage à découvert
 Mais, comme une religieuse, elle marchera voilée
 Et une fois par jour, elle inondera sa chambre
 Des torrents de larmes qui abîment ses yeux : tout ceci pour mûrir
 L'amour d'un frère mort, qu'elle garderait vivace
 Et durable dans son triste souvenir.

DUC

Oh, celle-là qui a un cœur d'une assez belle constitution
 Pour payer cette dette d'amour à ce qui ne fut qu'un frère,
 Comme elle aimera, quand la riche fleur d'or,
 Aura tué le troupeau des autres affections
 Qui vivent en elle ; quand le foie, le cerveau et le cœur,
 Ces trônes royaux, seront tous pourvus, et quand ces douces qualités
 Seront gouvernées par un unique souverain !
 Qu'on me conduise vers ces doux lits de fleurs :
 Les pensées d'amour s'étendent à leur aise lorsqu'elles s'abritent sous
 les ramures.

I, 2.

VIOLA

Quel pays est-ce là, mes amis ?

CAPITAINE

C'est l'Illyrie, madame.

VIOLA

Et qu'ai-je à faire en Illyrie ?

Mon frère, lui, est en Elysée.

Peut-être il n'est pas noyé : que pensez-vous, marins ?

CAPITAINE

C'est une chance que l'on vous ait sauvée vous-même.

VIOLA

Oh, mon pauvre frère ! Et peut-être, par chance, a-t-il été sauvé lui aussi.

CAPITAINE

C'est vrai, madame, et pour que la chance vous reconforte,
Soyez assurée que lorsque notre bateau se fut brisé,
Lorsque vous et le petit nombre de ceux qui ont été sauvés avec vous,
Vous accrochiez à notre chaloupe en dérive, j'ai vu votre frère,
Sachant bien ménager l'avenir en plein danger,
Le courage et l'espoir lui enseignant le savoir faire, se lier
A un mât puissant qui flottait sur la mer,
Et là, comme Arion sur le dos du dauphin,
Je l'ai vu maîtriser la société des vagues,
Aussi longtemps que j'ai pu voir.

VIOLA

Voici de l'or pour avoir parlé ainsi.

Mon propre salut laisse entrevoir à mon espoir,
Qui s'autorise en cela de ton discours,
Qu'il aurait pu connaître un sort semblable. Connais-tu ce pays ?

CAPITAINE

Oui, madame, bien, car je fus élevé et je suis né
A moins de trois heures de route de ce lieu même que voici.

VIOLA

Qui gouverne ici ?

CAPITAINE

Un noble duc, par la nature

Et par le nom.

VIOLA

Quel est son nom ?

CAPITAINE

Orsino.

VIOLA

Orsino ! J'ai entendu mon père le nommer.
Il était célibataire alors.

CAPITAINE

Et il l'est encore, ou il l'était tout récemment
Car je suis parti d'ici il y a moins d'un mois,
Et c'était alors une rumeur toute fraîche – car, vous savez,
Ce que font les grands fait volontiers babiller les moins grands –,

Qu'il recherchait l'amour de la belle Olivia.

VIOLA

Qu'est-ce qu'elle est ?

CAPITAINE

Une vertueuse demoiselle, la fille d'un comte
 Qui est mort il y a douze mois, la laissant alors
 Sous la protection de son fils, son frère,
 Qui lui aussi est mort peu après, et pour le grand amour duquel,
 Dit-on, elle a renoncé à la compagnie
 Et à la vue des hommes.

VIOLA

Oh, que je serve cette dame,
 Et que reste inconnu au monde,
 Jusqu'à une occasion que j'aurais mûrie moi-même,
 Ce que je suis.

CAPITAINE

Ce serait dur à obtenir
 Car elle n'admet aucune sorte de requête,
 Non, pas même celle du Duc.

VIOLA

Il y a un beau comportement en toi, capitaine
 Et bien que la nature use souvent d'une belle muraille
 Pour enclore l'impureté, malgré cela, à ton propos
 Je veux croire que tu as un esprit qui convient
 À ton aspect, qui est beau et ouvert.
 Je t'en prie, et je te paierai généreusement,
 Ne révèle pas ce que je suis, et sois mon aide
 Pour un certain travestissement qui conviendra peut-être
 À la forme de mon dessein. Je servirai ce Duc.
 Tu me présenteras à lui comme un eunuque :
 Cela peut mériter tes efforts ; car je peux chanter,
 Et parler avec lui dans toutes sortes de musiques,
 Qui m'autoriseront tout à fait à mériter de le servir.
 Pour ce qui peut se produire d'autre, c'est au temps que je veux en
 confier le soin,
 Conforme seulement ton silence à mon esprit.

CAPITAINE

Soyez son eunuque, et je serai votre muet
Quand ma langue me trahira, alors que mes yeux cessent de voir.

VIOLA

Je te remercie : Conduis-moi.

I, 3.

TOBY : Par la peste, où ma nièce veut-elle en venir, à prendre ainsi la mort de son frère ? Je suis sûr que le souci est l'ennemi de la vie.

MARIE : Par ma foi, Sir Toby, il faut que vous rentriez plus tôt la nuit : votre nièce, ma dame, conteste beaucoup vos heures anormales.

TOBY : Eh bien, qu'elle conteste, avant d'être contestée.

MARIE : Oui, mais il faut que vous vous teniez dans les modestes limites de l'ordre.

TOBY : Que je me tienne ! Je ne me tiendrai pas dans une autre tenue que celle où je me trouve. Ces vêtements sont assez bons pour qu'on y boive, et ces bottes le sont aussi. Et s'ils ne le sont pas, qu'ils se pendent par leurs bretelles.

MARIE : Ces saouleries et ces beuveries vous perdront : j'ai entendu madame en parler hier ; ainsi que de ce chevalier insensé que vous avez introduit ici, une certaine nuit, pour qu'il soit son prétendant.

TOBY : Qui, sir Andrew Aguecheek ?

MARIE : Oui, lui-même.

TOBY : C'est un homme aussi important que n'importe qui en Illyrie.

MARIE : Qu'est-ce que c'est que cela pour notre propos ?

TOBY : Eh bien, il a trois mille ducats par an.

MARIE : Oui, mais il ne tiendra pas un an avec tous ces ducats. C'est exactement un fou ou un prodigue.

TOBY : Oh ! Que vous disiez cela ! Il joue de la viole de gambe, et il parle trois ou quatre langues, mot à mot sans livre, et il a tous les dons appréciables de la nature.

MARIE : Il les a en effet, presque naturellement : car, outre qu'il est fou, c'est un grand querelleur, et s'il n'avait pas ce don de froussard pour tempérer le goût qu'il a des querelles, on pense parmi les gens modérés qu'il recevrait vite le don d'une tombe.

TOBY : Par cette main, ce sont des sacripants et des soustracteurs, ceux qui parlent ainsi de lui. Qui sont-ils ?

MARIE : Ceux qui ajoutent, en plus, qu'il est saoul la nuit en votre compagnie.

TOBY : C'est en buvant des coups à la santé de ma nièce ; je boirai pour elle aussi longtemps qu'il y aura un passage dans ma gorge et de quoi boire en Illyrie. C'est un froussard et un fripon, celui qui ne veut pas boire à la santé de ma nièce jusqu'à ce que la cervelle lui tourne autour de l'orteil comme une toupie. Allons, fille, *Castiliano vulgo*, car voici venir sir Andrew Aguecheek.

SIR ANDREW : Sir Toby Belch ! Alors, Sir Toby Belch ?

TOBY : Délicieux sir Andrew !

ANDREW : Soyez bénie, belle mégère !

MARIE : Et vous aussi, Monsieur.

TOBY : Accostez, sir Andrew, accostez.

ANDREW : Qu'est-ce que c'est ?

TOBY : La chambrière de ma nièce.

ANDREW : Chère madame Accostez, je désire faire plus ample connaissance.

MARIE : Mon nom est Marie, Monsieur.

ANDREW : Chère madame Marie Accostez.

TOBY : Vous faites erreur, chevalier : accostez, c'est affrontez-la, abordez-la, courtisez-la, assaillez-la.

ANDREW : Par ma foi, je ne voudrais pas l'entreprendre en cette compagnie. C'est cela, le sens de accostez ?

MARIE : Portez-vous bien messieurs.

TOBY : Si tu la laisses partir ainsi, sir Andrew, puisses-tu ne jamais tirer l'épée de nouveau.

ANDREW : Si vous partez ainsi, madame, puissé-je ne jamais tirer l'épée de nouveau. Belle dame, pensez-vous avoir des fous en main ?

MARIE : Monsieur, je ne vous ai pas dans ma main.

ANDREW : Diantre, mais vous allez m'avoir ; et voici ma main.

MARIE : Alors, monsieur, la pensée est libre ; je vous en prie, emmenez votre main au bar et faites-la boire.

ANDREW : Pourquoi, mon doux cœur ? Quelle est votre métaphore ?

MARIE : Elle est sèche, monsieur.

ANDREW : Oui, je le pense : je ne suis pas si bête que je ne puisse pas tenir ma main à sec. Mais quelle est cette plaisanterie ?

MARIE : Une plaisanterie sèche, monsieur.

ANDREW : En êtes-vous pleine ?

MARIE : Oui, monsieur, je les tiens au bout de mes doigts. Diantre, depuis que j'ai laissé votre main, je suis stérile.

TOBY : Oh, chevalier, il te manque un verre de Canaries. Quand t'ai-je vu ainsi terrassé ?

ANDREW : Jamais de votre vie, je pense, à moins que vous ne m'ayez vu terrassé par le Canaries. Je pense parfois que je n'ai pas plus d'esprit qu'un chrétien ou qu'un homme ordinaire, mais je suis un grand mangeur de bœuf, et je crois que cela fait du tort à mon esprit.

TOBY : Aucun doute.

ANDREW : Si je pensais cela, j'y renoncerais. Je rentre à la maison demain, sir Toby.

TOBY : *Why*⁹, mon cher chevalier ?

ANDREW : Qu'est-ce que c'est, *why* ? qu'il faut ou qu'il ne faut pas ? Je voudrais avoir consacré aux langues le temps que j'ai consacré à l'escrime, à la danse, et aux combats d'ours. Oh, que n'ai-je poursuivi les arts !

TOBY : Cela t'aurait donné une belle tête, avec de beaux cheveux.

ANDREW : Ah bon, cela aurait-il fait du bien à mes cheveux ?

⁹ Dans le texte anglais : « Pourquoi » (en français).

TOBY : Sans nul doute, car tu sais qu'ils ne frisent pas naturellement.

ANDREW : Mais ils me vont assez bien, n'est-ce pas ?

TOBY : À merveille : ils pendent comme du lin à une quenouille, et j'espère voir une mégère te prendre entre ses jambes pour les filer.

ANDREW : Ma foi, je rentre à la maison demain, sir Toby : Votre nièce ne veut pas être vue, ou si elle voulait, c'est du quatre contre un qu'elle ne voudrait pas de moi. Le comte lui-même, tout près d'ici, lui fait la cour.

TOBY : Elle ne veut pas du comte ; elle ne vise pas au-dessus de son rang, ni de son état, ni de son âge, ni de son esprit, je l'ai entendu le jurer. Tsst, il y a de la vie là-dedans, bonhomme !

ANDREW : Je resterai un mois de plus. Je suis un type qui a l'âme la plus étrange du monde. Je délecte des masques et des réjouissances, parfois totalement.

TOBY : Tu es bon dans toute cette sorte de choses, chevalier ?

ANDREW : Autant que n'importe quel homme d'Illyrie, quel qu'il soit, s'il ne m'est pas supérieur. Et encore je ne comparerai pas aux vieillards.

TOBY : Quel est ton point fort à la gaillarde, chevalier ?

ANDREW : Ma foi, je sais bien couper le pas.

TOBY : Et moi, je sais bien couper le mouton.

ANDREW : Et je pense que pour le saut arrière, je suis tout simplement aussi fort que n'importe quel homme d'Illyrie.

TOBY : Pourquoi ces choses sont-elles cachées ? Pourquoi ces dons ont-ils un rideau devant eux ? Craignent-ils de prendre la poussière, comme le portrait de Mistress Mall ? Pourquoi ne vas-tu pas à l'église dans une gaillarde, et ne reviens-tu pas à la maison dans une courante ? Ma démarche même serait une gigue ; je pisserai sur un pas de cinq. Où veux-tu en venir ? Est-ce là un monde où l'on doit cacher ses vertus ? J'ai pensé, quand j'ai vu l'excellente constitution de ta jambe, qu'elle avait été conçue sous l'étoile d'une gaillarde.

ANDREW : Oui, elle est forte, et elle fait tout aussi bien dans un bas couleur de flamme. Allons-nous mettre sur pied quelques réjouissances ?

TOBY : Que ferons-nous d'autre ? Ne sommes-nous pas nés sous le taureau ?

ANDREW : Le taureau ! C'est les côtes et le cœur.

TOBY : Non, monsieur, c'est les jambes et les cuisses. Montre-moi ton pas :
Ha ! plus haut ! ha, ha ! excellent !

I, 4.

VALENTIN : Si le duc continue ces faveurs à votre égard, Cesario, il est probable que vous allez avoir une grande promotion : il ne vous connaît que depuis trois jours, et déjà vous n'êtes plus un étranger.

VIOLA : Vous craignez ou son humeur ou ma négligence, puisque vous mettez en doute la continuation de mon amour : est-il inconstant, monsieur, dans ses faveurs ?

VALENTIN : Non, croyez-moi.

VIOLA : Je vous remercie.
Voici le comte qui vient.

DUC

Qui a vu Cesario, ho ?

VIOLA

À vos ordres, mon seigneur : voici.

DUC

Tenez-vous un moment à l'écart. Cesario,
Tu ne sais rien moins que tout : j'ai débouclé
Pour toi le livre même de mon âme secrète.
Donc, bon jeune, dirige tes pas jusqu'à elle ;
Ne sois pas arrêté à l'entrée, tiens-toi devant ses portes,
Et dis leur que tes pieds plantés là s'y mettront à pousser
Jusqu'à ce que tu aies une audience.

VIOLA

Sûrement, mon bon seigneur,

Si elle est abandonnée à son chagrin,
Autant qu'on le dit, jamais elle ne m'admettra.

DUC

Sois hurlant et saute toutes les bornes de la civilité
Plutôt que de revenir sans bénéfice.

VIOLA

Disons que je parle avec elle, mon seigneur. Et alors ?

DUC

Oh, découvre-lui alors la passion de mon amour
 Surprends-la par le discours de ma chère fidélité
 Il deviendra toi, pour être le bon acteur de mes souffrances
 Elle le suivra mieux dans ta jeunesse
 Que chez un nonce à l'aspect plus grave.

VIOLA

Je ne pense pas ainsi, mon seigneur.

DUC

Cher garçon, crois-le.

Car on calomnie déjà tes années heureuses
 En disant que tu es un homme : la lèvre de Diane
 N'est pas plus douce, ni plus rubis. Ta petite voix de pipeau
 Est comme l'organe d'une jeune fille, aiguë et sonore,
 Et tout cela ressemble à un rôle de femme.
 Je sais que ta constellation s'adapte directement
 À cette affaire. Que quatre ou cinq d'entre vous le suivent ;
 Tous, si vous voulez. Car moi-même je suis d'autant mieux
 Que moins accompagné. Prospère bien en cela,
 Et tu vivras aussi librement que ton seigneur,
 Au point de pouvoir appeler tiennes ses propres fortunes.

VIOLA

Je ferai de mon mieux

Pour séduire votre dame. (Cependant, quelle lutte encombrante !
 Quiconque que je séduise, c'est moi qui voudrais être son épouse !)

I, 5.

MARIE : Eh, ou bien dis-moi où tu as été, ou bien, pour t'excuser, je
 n'ouvrirai pas mes lèvres assez largement pour y laisser passer un crin.
 Ma dame te pendra pour ton absence.

PITRE : Qu'elle me pende. Celui qui est bien pendu en ce monde n'a plus à
 craindre les couleurs.

MARIE : Fais-le valoir.

PITRE : Il ne verra plus rien à craindre.

MARIE : Bonne réponse de carême. Je peux te dire où est né ce dicton : je ne crains pas les couleurs.

PITRE : Où, bonne dame Marie ?

MARIE : Dans les guerres. Et que cela te donne de la force de le dire dans ta folie.

PITRE : Eh bien, que Dieu leur donne de la sagesse, à ceux qui en ont ; et quant à ceux qui sont fous, laissez-les user de leurs talents.

MARIE : Cependant vous allez être pendu pour avoir été absent si longtemps. Ou bien mis dehors. Cela n'est-il pas aussi bon pour vous que d'être pendu ?

PITRE : Souvent une bonne pendaison prévient un mauvais mariage. Et pour ce qui est de mettre dehors, l'été s'en charge.

MARIE : Vous êtes résolu, alors ?

PITRE : Pas tellement, en fait. Mais je suis résolu sur deux points.

MARIE : De sorte que, si l'un cède, l'autre tienne bon. Mais s'ils cèdent tous les deux, vous serez déculotté.

PITRE : Bon, par ma foi, très bon. Eh bien, va ton chemin ; Si Sir Toby abandonnait la boisson, tu serais un morceau de la chair d'Eve aussi spirituel que n'importe quel autre en Illyrie.

MARIE : La paix, crapule ! Plus rien là-dessus. Voici ma dame qui vient. Faites sagement vos excuses, et vous vous en trouverez mieux.

PITRE : Esprit, si telle est ta volonté, mets-moi dans une bonne folie ! Ces esprits, qui croient te posséder, s'avèrent souvent fous ; et moi, qui suis sûr d'être privé de toi, je peux passer pour un homme sage. Car, que dit Quinapalus ? Mieux vaut un fou en esprit qu'un esprit en folie. Dieu te bénisse, madame.

OLIVIA : Qu'on emmène le fou.

PITRE : Est-ce que vous n'entendez pas, camarades ? Qu'on emmène la dame.

OLIVIA : Allez, vous êtes un fou à sec, je ne veux plus de vous. En outre, vous devenez malhonnête.

PITRE : Deux fautes, madonna, qu'amenderont la boisson et le bon conseil. Car, donnez à boire au fou qui est à sec, et alors le fou n'est plus à sec. Invitez l'homme malhonnête à s'amender. S'il s'amende, il n'est plus malhonnête. S'il ne peut pas, que le ravaudeur l'amende. Tout ce qui est amendé n'est que rapiécé. La vertu qui transgresse n'est que rapiécée de péché, et le péché qui s'amende n'est que rapiécé de vertu. Si ce simple syllogisme peut servir, tant mieux. S'il ne peut pas, quel est le remède ? De même que le malheur est le seul vrai cocu, de même la beauté est une fleur. La dame a demandé qu'on emmène le fou. Donc je le dis encore, qu'on l'emmène.

OLIVIA : Monsieur, j'ai demandé qu'on vous emmène.

PITRE : Méprise, au plus haut degré ? Madame, *cucullus non facit monachum*, ce qui est assez dire que je ne porte pas de camisole dans ma tête. Bonne madonna, donnez-moi à prouver que vous êtes un fou.

OLIVIA : Pouvez-vous faire cela ?

PITRE : Dextrement, madonna.

OLIVIA : Faites votre preuve.

PITRE : Je dois vous catéchiser pour cela, madonna. Ma bonne souris de vertu, répondez-moi.

OLIVIA : Bien, monsieur. A défaut d'autre oisiveté, je supporterai votre preuve.

PITRE : Bonne madonna, pourquoi te désoles-tu ?

OLIVIA : Bon fou, pour la mort de mon frère.

PITRE : Je pense que son âme est en enfer, madonna.

OLIVIA : Je sais que son âme est au ciel, fou.

PITRE : La plus folle, madonna, de se désoler parce que l'âme de son frère est au ciel. Emmenez le fou, messieurs.

OLIVIA : Que pensez-vous de ce fou, Malvolio, est-ce qu'il ne s'amende pas ?

MALVOLIO : Oui, et il va continuer jusqu'à ce que les affres de la mort le secouent. L'infirmité qui dégrade le sage améliore toujours le fou.

PITRE : Que Dieu vous envoie, monsieur, une infirmité rapide, pour améliorer la progression de votre folie. Sir Toby jurera que je ne suis pas un phoque, mais il ne pariera pas deux sous que vous n'êtes pas un fou.

OLIVIA : Que dites-vous à cela, Malvolio ?

MALVOLIO : Je m'émerveille de ce que votre Grâce tire de la délectation d'une telle racaille stérile. Je l'ai vu terrassé l'autre jour par un fou ordinaire qui n'a pas plus de cervelle qu'un caillou. Regardez maintenant, il n'a déjà plus de parade. A moins que vous ne riiez et que vous ne lui fournissiez des occasions, il est bâillonné. Ces gens sages qui gloussent de plaisir devant cette sorte de fous installés, je proteste que je ne les tiens pas pour meilleurs que les bouffons de ces fous.

OLIVIA : Oh, vous êtes malade d'amour de vous-même, Malvolio, et vous goûtez les choses avec un appétit dérangé. Être généreux, innocent et libre de disposition, c'est prendre ces choses comme des flèches d'oiseaux, alors que vous les considérez comme des boulets de canon. Il n'y a pas d'offense dans un fou autorisé, bien que sans cesse il raille. Et il n'y a pas non plus de raillerie dans un homme réputé discret, bien que sans cesse il réproouve.

PITRE : Qu'alors Mercure te fournisse en mensonges, puisque tu parles bien des fous.

MARIE : Madame, il y a à la grille un jeune gentilhomme qui désire beaucoup parler avec vous.

OLIVIA : De la part de comte Orsino, n'est-ce pas ?

MARIE : Je ne sais pas, madame. C'est un beau jeune homme, et bien suivi.

OLIVIA : Qui de mes gens le fait attendre ?

MARIE : Sir Toby, madame, votre parent.

OLIVIA : Éloignez-le, je vous prie. Il ne fait que parler comme un fou. Oh, celui-là ! Allez-y, Malvolio. Si c'est une requête de la part du comte, je suis malade, ou pas à la maison. Ce que vous voulez pour le congédier.

Alors vous voyez, monsieur, comme votre folie devient vieille et comme elle déplaît aux gens.

PITRE : Tu as parlé pour nous, madonna, comme si ton fils aîné devait être un fou – que Jupiter lui bourre le crâne de cervelle ! Car voici venir un de tes parents dont la méninge est bien facile.

OLIVIA : Par mon honneur, à moitié saoul. Qui est à la grille, cousin ?

TOBY : Un gentilhomme.

OLIVIA : Un gentilhomme ! Quel gentilhomme ?

TOBY : Un gentilhomme ici – la peste soit de ces harengs marinés – et alors, imbécile ?

PITRE : Bon Sir Toby !

OLIVIA : Cousin, cousin ! Comment pouvez-vous de si bonne heure, être dans une telle léthargie ?

TOBY : La luxure ! Je défie la luxure ! Il y a quelqu'un à la grille.

OLIVIA : Oui, parbleu. Qu'est-ce il est ?

TOBY : Qu'il soit le diable, s'il veut, je ne m'en soucie pas. Donnez-moi la foi, vous dis-je. Eh bien, c'est tout un.

OLIVIA : A quoi ressemble un homme ivre, fou ?

PITRE : A un noyé, à un fou et à un dément : un coup de trop le rend fou, le second en fait un dément et le troisième le noie.

OLIVIA : Va chercher l'inspecteur, et qu'il enquête sur mon cousin ; car il est au troisième degré de l'ivresse, il est noyé. Va, surveille-le.

PITRE : Il n'est encore que dément, madonna. Et le fou veillera sur le dément.

MALVOLIO : Madame, le jeune type là-bas jure qu'il parlera avec vous. Je lui ai dit que vous étiez malade ; il affirme qu'il comprend tellement cela, et que par conséquent il vient parler avec vous. Je lui ai dit que vous étiez endormie. Il semble avoir eu la préconnaissance de cela aussi, et par conséquent il vient parler avec vous. Que doit-on lui dire, madame ? Il est fortifié contre n'importe quel refus.

OLIVIA : Dites-lui qu'il ne parlera pas avec moi.

MALVOLIO : On le lui a dit, et il répond qu'il se tiendra devant votre porte comme un poteau de sheriff, et qu'il sera le pied d'un banc, mais qu'il parlera avec vous.

OLIVIA : De quel genre d'homme est-il ?

MALVOLIO : Eh bien, du genre humain.

OLIVIA : Quel style d'homme ?

MALVOLIO : Un très mauvais style. Il parlera avec vous, que vous le vouliez ou non.

OLIVIA : De quelle apparence, et de quel âge est-il ?

MALVOLIO : Pas assez vieux pour un homme, pas assez jeune pour un garçon ; comme la cosse avant d'être pois, ou la petite bourse quand c'est presque une pomme. Avec lui, c'est comme de l'eau dormante entre le garçon et l'homme. Il est tout à fait bien doté et il parle comme une mégère. On pourrait penser que le lait de sa mère lui a été arraché.

OLIVIA : Laissez-le approcher. Appelez ma dame de compagnie.

MALVOLIO : Dame de compagnie ! Madame appelle.

OLIVIA : Donnez-moi mon voile. Venez, jetez-le sur mon visage. Nous allons, une fois de plus, entendre l'ambassade d'Orsino.

VIOLA : L'honorable dame de la maison, laquelle est-ce ?

OLIVIA : Parlez-moi. Je répondrai pour elle. Vous voulez ?

VIOLA : Très radieuse, exquise et inégalable beauté, je vous en prie, dites-moi si c'est là la dame de la maison, car je ne l'ai jamais vue. Je serais réticent à déverser mon discours, car outre qu'il est très excellemment mis en boîte, j'ai pris beaucoup de peine pour l'apprendre. Bonnes beautés, épargnez-moi d'avoir à soutenir le mépris. Je suis très sensible, même aux moins mauvaises manières.

OLIVIA : D'où êtes-vous venu, monsieur ?

VIOLA : Je peux dire un peu plus que ce que j'ai appris, et cette question est en dehors de mon rôle. Bonne et noble personne, donnez-moi une modeste assurance, si vous êtes la dame de la maison, que je puisse poursuivre mon discours.

OLIVIA : Etes-vous comédien ?

VIOLA : Non, mon cœur profond ; et cependant, par les crocs de la malice eux-mêmes, je jure que je ne suis pas ce que je joue. Etes-vous la dame de la maison ?

OLIVIA : Si je ne m'usurpe pas moi-même, je le suis.

VIOLA : Très certainement, si vous l'êtes, vous vous usurpez vous-même ; car ce qui est à vous pour être offert n'est pas à vous pour être gardé.

Mais cela est hors de ma commission, je vais continuer mon discours à votre louange, et puis je vous montrerai le cœur de mon message.

OLIVIA : Venez-en à ce qu'il contient d'important, je vous épargne la louange.

VIOLA : Hélas, J'ai pris beaucoup de peine pour l'étudier, et elle est poétique.

OLIVIA : Elle n'en est que plus susceptible d'être feinte. Je vous en prie, gardez-la. J'ai entendu que vous étiez impertinent devant ma grille, et j'ai autorisé votre approche plutôt pour vous admirer que pour vous entendre. Si vous n'étiez pas fou, vous seriez parti. Si vous aviez de la raison, vous seriez bref. Je ne suis pas lunée de sorte à prendre part à un dialogue aussi chatoyant.

MARIE : Voulez-vous hisser la voile, monsieur ? Voici votre route.

VIOLA : Non, bon matelot de service. Je m'apprête à rester en panne ici un peu plus longtemps. Un calmant pour votre géant, douce dame. Parlez-moi de votre âme : je suis un messager.

OLIVIA : Sûrement, vous avez quelque matière hideuse à délivrer, quand la courtoisie en est si craintive. Enoncez votre mission.

VIOLA : Elle concerne seulement votre oreille. Je ne porte pas de déclaration de guerre, pas d'imposition d'allégeance, je tiens l'olivier dans ma main. Mes mots contiennent la paix pour seule matière.

OLIVIA : Néanmoins vous avez commencé rudement. Qu'êtes-vous ? Que voulez-vous ?

VIOLA : La rudesse est apparue en moi, je l'ai apprise dans l'accueil que j'ai reçu. Ce que je suis, et ce que je voulais, sont choses aussi secrètes que la virginité. Pour vos oreilles, choses divines, pour celles de tout autre, profanation.

OLIVIA : Laissez-nous seuls : nous allons entendre cette chose divine.

Maintenant monsieur, quel est votre texte ?

VIOLA : Très douce dame

OLIVIA : Réconfortante doctrine, et dont il y a beaucoup à dire. Où se tient votre texte ?

VIOLA : Dans le sein d'Orsino.

OLIVIA : Dans son sein ? Dans quel chapitre de son sein ?

VIOLA : Pour répondre selon cette méthode, dans le premier de son cœur.

OLIVIA : Oh, je l'ai vu : c'est de l'hérésie. N'avez-vous rien de plus à dire ?

VIOLA : Bonne madame, laissez-moi voir votre visage.

OLIVIA : Avez-vous quelque commission de votre seigneur pour négocier avec mon visage ? Vous êtes maintenant hors de votre texte : mais nous tirerons le rideau et nous montrerons la peinture. Voyez-vous, monsieur, voilà ce que j'étais à cette date. N'est-ce pas bien fait ?

VIOLA : Excellamment fait, si Dieu a tout fait.

OLIVIA : C'est dans le grain, monsieur. Cela résistera au vent et au mauvais temps.

VIOLA

C'est une beauté vraiment moulée, dont le rouge et le blanc
 Ont été posés par la propre main douce et habile de la nature.
 Madame, vous êtes la plus cruelle des vivantes,
 Si vous voulez conduire ces grâces à la tombe
 Et ne laisser au monde aucune copie.

OLIVIA : Oh, monsieur, je ne serai pas aussi dure de cœur ; Je donnerai divers relevés descriptifs de ma beauté. Elle sera inventoriée, et chaque parcelle, chaque article mentionné dans mes volontés : ainsi, *item*, deux lèvres également rouges ; *item*, deux yeux gris avec paupières ; *item*, un cou, un menton et ainsi de suite. Vous a-t-on envoyé ici pour m'estimer ?

VIOLA

Je vous vois ce que vous êtes : vous êtes trop fière
 Mais, fussiez-vous le diable, vous êtes belle,
 Mon seigneur et maître vous aime. Ô, un tel amour
 Ne saurait être que récompensé, quand bien même vous seriez couronnée
 La non pareille de beauté.

OLIVIA

Comment m'aime-t-il ?

VIOLA

Avec des adorations, des larmes fertiles,
 Qui gémissent d'amour orageux ; avec des soupirs de flamme.

OLIVIA

Votre seigneur connaît vraiment mon âme ; je ne peux pas l'aimer
 Cependant je le suppose vertueux, je le sais noble,
 D'un rang élevé, d'une jeunesse fraîche et sans tache ;
 Bien réputé dans la rumeur, libre, cultivé et vaillant
 Et par les proportions et la forme naturelle,
 Une gracieuse personne : mais cependant je ne peux pas l'aimer
 Il devrait avoir retenu cette réponse depuis longtemps.

VIOLA

Si je vous aimais avec la flamme de mon maître,
 Avec une telle souffrance, une vie si meurtrière
 Dans votre refus je ne trouverais pas de sens
 Je ne le comprendrais pas.

OLIVIA

Pourquoi, que voudriez-vous ?

VIOLA

Me faire une cabine de saule à votre grille
 Et interpeller mon âme dans la maison
 Ecrire les chants loyaux de l'amour méprisé
 Et les chanter haut même dans la mort de la nuit
 Clamer votre nom aux collines qui répondent
 Et faire, à la rumeur babillant de l'air
 Crier au loin : Olivia ! Oh, vous ne trouveriez aucun repos
 Entre les éléments de l'air et de la terre
 Sauf si vous aviez pitié de moi.

OLIVIA

Vous pourriez beaucoup.

Quel est votre lignage ?

VIOLA

Au-dessus de mon sort ; pourtant ma condition est bonne :
 Je suis un gentilhomme.

OLIVIA

Rendez-vous chez votre seigneur ;
 Je ne peux pas l'aimer : qu'il ne m'envoie plus rien.
 A moins que, par hasard, vous ne me reveniez
 Pour me dire comment il le prend. Portez-vous bien.
 Je vous remercie pour vos pensées, dépensez ceci pour moi.

VIOLA

Je ne suis pas un courrier à gages, madame. Gardez votre bourse :
 Mon maître, et non moi, a besoin de récompense.
 Que l'amour fasse un cœur de granit à celui que vous aimerez.
 Et que votre ferveur, comme celle de mon maître, soit
 Objet de dédain ! Adieu, belle cruauté.

OLIVIA

Quel est votre lignage ?
Au-dessus de mon sort ; pourtant ma condition est bonne :
Je suis un gentilhomme. Je jugerai que l'es ;
 Ta langue, ton visage, tes membres, tes actes et ton esprit
 Te donnent un blason à cinq feuilles : pas trop vite, doucement,
 doucement
 Que le maître n'est-il le valet ! Et alors ?
 Peut-on, même si vite, attraper la peste ?
 Il me semble que je sens les perfections de ce jeune
 Par un invisible et subtil secret
 S'introduire dans mes yeux. Eh bien, laissons faire.
 Holà, Malvolio !

MALVOLIO

Voici, madame, à votre service.

OLIVIA

L'homme du comte : il a laissé cette bague derrière lui,
 Que je le veuille ou non. Dites-lui que je n'en veux pas.
 Souhaitez-lui de ne pas flatter son seigneur,
 Ni de le soutenir avec des espérances ; je ne suis pas pur lui.
 Si le jeune veut repasser par ici demain,
 Je lui en donnerai les raisons. Hâte-toi, Malvolio.

MALVOLIO

Madame, je vais le faire.

OLIVIA

Ce que je fais, je ne le sais pas, et je crains de trouver
 Que mon œil est un trop grand flatteur pour mon âme.
 Destin, montre ta face ; nous ne nous appartenons pas

Ce qui est décrété doit être, et qu'il en soit ainsi.

II, 1.

ANTONIO : Ne voulez-vous pas rester plus longtemps ? Ne voulez-vous pas non plus que j'aïlle avec vous ?

SÉBASTIEN : Souffrez que non : mes étoiles brillent sombrement au-dessus de moi ; la malignité de mon destin pourrait peut-être déranger le vôtre. Donc j'implorerai de vous que vous me laissiez porter seul mon mal. Ce serait une mauvaise récompense pour votre amour que d'en déposer sur vous un part quelconque.

ANTONIO : Laissez-moi cependant apprendre de vous quelle est votre destination.

SÉBASTIEN : Non, vraiment, monsieur. Ma cause déterminée est une extravagance pure. Mais je perçois en vous une si excellente touche de modestie que vous ne voudrez pas m'extorquer ce que je veux garder pour moi ; en bonne courtoisie cela me porte d'autant plus à m'exprimer. Vous devez savoir de moi, Antonio, que mon nom est Sébastien, que je disais être Rodrigo. Mon père était ce Sébastien de Messaline dont je sais que vous avez entendu parler. Il a laissé derrière lui moi et une sœur, nés tous deux en une heure. Que n'avons-nous fini ainsi, si cela avait plu aux cieux. Mais vous, monsieur, avez altéré cela car une heure environ avant que vous m'ayez pris au ressac de la mer, ma sœur était noyée.

ANTONIO : Ce jour hélas !

SÉBASTIEN : Une dame, monsieur, dont on disait qu'elle me ressemblait beaucoup, et qui, cependant, était très réputée pour être belle. Mais, bien que je ne puisse pas pousser trop loin la croyance en une admiration si élogieuse, cependant je puis aller assez loin pour proclamer hardiment à son sujet : elle portait une âme que l'envie même ne pouvait que dire belle. Elle est déjà noyée, monsieur, dans l'eau salée, bien que je semble noyer son souvenir davantage encore.

ANTONIO : Pardonnez-moi, monsieur, votre mauvais accueil.

SÉBASTIEN : Ô, bon Antonio, ne me tenez pas rancune pour votre peine.

ANTONIO : Si vous ne voulez pas m'assassiner pour mon amour, laissez-moi être votre serviteur.

SÉBASTIEN : Si vous ne voulez pas défaire ce que vous avez fait, c'est-à-dire le tuer, celui-là que vous avez sauvé, ne désirez pas cela. Portez-vous bien dès lors ; mon sein est plein de générosité et je suis encore si proche des manières de ma mère qu'à la moindre occasion mes yeux raconteraient des histoires sur moi. Ma destination, c'est la cour du comte Orsino. Adieu.

ANTONIO

Que la noblesse de tous les dieux aille avec toi !
 J'ai beaucoup d'ennemis à la cour d'Orsino
 Autrement, je t'y reverrais très vite.
 Mais, advienne que pourra, je t'adore tellement
 Que le danger semblera un jeu, et je veux y aller.

II, 2.

MALVOLIO : N'étiez-vous pas maintenant même avec la comtesse Olivia ?

VIOLA : Maintenant même, monsieur ; d'un pas modéré j'ai eu seulement le temps d'arriver ici.

MALVOLIO : Elle vous retourne cet anneau, monsieur. Vous auriez pu m'épargner mes efforts en l'emportant vous-même. Elle ajoute, en outre, que vous devriez installer votre maître dans l'assurance désespérée qu'elle ne veut pas de lui et, une chose encore, n'être plus jamais assez hardi pour revenir défendre ses intérêts, à moins que ce ne soit pour rapporter la façon dont votre seigneur a pris cette chose. Recevez-le ainsi.

VIOLA : Elle a pris cet anneau de moi. Je ne veux pas de lui.

MALVOLIO : Monsieur, vous le lui aviez insolemment jeté et sa volonté est qu'il soit ainsi rendu. S'il mérite une courbette, le voici posé sous vos yeux. Sinon, qu'il soit à celui qui le trouve.

VIOLA

Je ne lui ai pas laissé d'anneau ; où cette dame veut-elle en venir ?
 La fortune puisse-t-elle interdire que mon extérieur l'ait charmée !
 Elle m'a bien regardée, tellement en vérité

Qu'il m'a semblé que ses yeux avaient perdu sa langue,
 Car elle parlait par saccades, distraitement.
 Elle m'aime, c'est sûr. L'habileté de sa passion
 M'invite par ce messager vulgaire.
 Pas de la bague de mon seigneur : mais il ne lui a rien envoyé.
 Je suis l'homme. S'il en était ainsi, et il en est ainsi,
 Pauvre dame, elle ferait mieux d'aimer un rêve.
 Travestissement, je vois que tu es une perversion
 Dans laquelle l'ennemi puissant fait beaucoup.
 Comme il est facile à la fausseté elle-même
 De déposer ses forces dans le cœur de cire des femmes.
 Hélas, notre fragilité en est la cause, pas nous.
 Car telles nous sommes produites, telles nous sommes.
 Comment ceci va-t-il s'agencer ? Mon maître l'aime chèrement,
 Et moi, pauvre monstre, suis tout autant éprise de lui.
 Et elle, trompée, semble s'enticher de moi.
 Qu'advient-il de tout cela ? Comme je suis homme,
 Mon état est désespéré pour l'amour de mon maître ;
 Comme je suis femme, alors ce jour_hélas,
 Quels soupirs inutiles va pousser la pauvre Olivia !
 Ô temps ! Tu dois démêler cela, pas moi.
 C'est un nœud trop serré pour que je le délie.

II, 3.

TOBY : Approche, Sir Andrew ; Ne pas être au lit après minuit, c'est être debout de bonne heure. Et « *diliculo surgere* », tu sais

ANDREW : Non, par ma foi, je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est qu'être debout tard c'est être debout tard.

TOBY : Fausse conclusion. Je déteste cela comme une cruche pas remplie. Etre debout après minuit c'est aller au lit de bonne heure. Notre vie ne consiste-t-elle pas dans les quatre éléments ?

ANDREW : Ma foi, c'est ce qu'ils disent. Moi je pense qu'elle consiste plutôt dans le manger et le boire.

TOBY : Tu es un érudit : par conséquent mangeons et buvons. Marianne, je parle ! Un pot de vin !

ANDREW : Voici venir le fou, ma foi.

PITRE : Et alors, mes cœurs ! Avez-vous jamais vu l'enseigne des Trois Baudets ?

TOBY : Bienvenue, l'âne. Maintenant, allons-y, un canon.

ANDREW : Par ma foi, le fou a un coffre excellent. Je donnerais plus de quarante shillings pour avoir, comme le fou, une telle jambe, et un souffle si doux pour chanter. En vérité, tu étais dans une très gracieuse folie la nuit dernière, quand tu parlais de Pigrogromitus, des Vaspiens passant l'équinoxe de Queubus. C'était très bon, ma foi. Je t'ai envoyé six deniers pour ta belle. Tu les as eus ?

PITRE : J'ai encamisolé votre gratitude, car le nez de Malvolio n'est pas un manche de fouet : ma dame a une main blanche et les myrmidons ne sont pas des maisons de bière-bouteille.

ANDREW : Excellent ! Eh bien, celle-ci est la meilleure des folies, tout compte fait. Maintenant, une chanson.

TOBY : Venez ; il y a six deniers pour vous ; allons-y, une chanson.

ANDREW : Il y a une pièce de ma part aussi. Si un chevalier donne un –

PITRE : Voudriez-vous une chanson d'amour, ou une chanson de bonne vie ?

TOBY : Une chanson d'amour, une chanson d'amour.

ANDREW : Oui, oui, je ne me soucie pas de la bonne vie !

PITRE

Ô maîtresse que j'ai, où allez-vous errante ?
 Restez, écoutez-moi, voici un amour vrai
 Qui murmure ou qui crie aussi bien lorsqu'il chante
 Ô n'allez pas plus loin, Ô joli souffle frais
 La randonnée finit à la rencontre aimante
 Le vrais fils d'homme sage est celui qui le sait

ANDREW : C'est excellemment bon, ma foi.

TOBY : C'est bon, c'est bon !

PITRE

Ce dont est fait l'amour n'est pas fait pour demain
 L'allégresse présente a un rire présent

Ce qui doit arriver est encore incertain
 Le plaisir différé ne peut être abondant
 Alors viens m'embrasser, avant de voir la fin
 De ce tissu si doux dont sont faits tes vingt ans

ANDREW : Une voix mellifluente, comme je suis un vrai chevalier.

TOBY : Un souffle contagieux.

ANDREW : Très doux et contagieux, ma foi.

TOBY : À l'entendre avec le nez, c'est l'euphorie par contagion. Mais ferons-nous danser le firmament lui-même ? Réveillerons-nous l'oiseau de nuit avec un canon qui tirera trois âmes d'un seul tisserand ? Le ferons-nous ?

ANDREW : Si vous m'aimez, faisons-le. Je suis un chien pour le canon.

PITRE : Par notre dame, monsieur, il y a des chiens qui savent chanter.

ANDREW : Tout à fait certain. Notre canon, ce sera : « Espèce de coquin ».

PITRE : « Tiens-toi tranquille, espèce de coquin », chevalier ? Pour cela, je serai forcé de t'appeler coquin, chevalier.

ANDREW : Ce n'est pas la première fois que je force quelqu'un à m'appeler coquin. Commence, fou. Ça commence par : tiens-toi tranquille.

PITRE : Je ne commencerai jamais si je me tiens tranquille.

ANDREW : C'est bon, ma foi. Allez, commence.

MARIE : Quel ramdam vous faites là-dedans ! Si ma dame n'a pas appelé son intendant Malvolio et ne lui a pas ordonné de vous jeter dehors, ne me faites plus jamais confiance.

TOBY : Madame est une catayane, nous sommes des politiciens, Malvolio est un croque mitaine et nous, « nous sommes trois joyeux lurons ». Ne suis-je pas consanguin ? Ne suis-je pas de son sang ? Taratata, madame !

*A Babylone vivait un homme
 Madame, madame !*

PITRE : Malédiction ! Le chevalier est dans une folie admirable.

ANDREW : Oui, il fait ça assez bien s'il est bien disposé, et moi aussi. Il le fait avec plus de grâce, mais je le fais avec plus de naturel.

TOBY : *Oh, le douzième jour de décembre*

MARIE : La paix, pour l'amour de Dieu !

MALVOLIO : Mes maîtres, êtes-vous déments ? Ou quoi, alors ? N'avez-vous pas d'esprit, pas de manière ni de civilité pour brailler comme des rémouleurs à cette heure de la nuit ? Voulez-vous faire de la maison de madame un tripot, pour vociférer ainsi vos canons de savetiers sans aucune modération ni répit dans la voix ? N'y a-t-il ni respect du lieu, des personnes ni du temps pour vous ?

TOBY : Mais nous avons gardé le temps, monsieur, dans nos canons. Détalez !

MALVOLIO : Sir Toby, je dois être franc avec vous. Madame m'a chargé de vous dire que, bien qu'elle vous offre un abri en tant que parent, elle n'a pas contracté d'alliance avec vos désordres. Si vous pouviez vous dissocier de votre mauvaise conduite, vous êtes le bienvenu à la maison ; sinon, s'il venait à vous plaire de prendre congé d'elle, elle vous ferait bien volontiers ses adieux.

TOBY : *Adieu, mon cher enfant, puisqu'il faut que je parte*

MARIE : Non, bon sir Toby

PITRE : *On lit dedans ses yeux que ses jours sont comptés*

MALVOLIO : Est-ce vraiment ainsi ?

TOBY : *Je ne mourrai jamais*

PITRE : *Sir Toby, vous mentez.*

MALVOLIO : Ceci est à porter à votre crédit.

TOBY : *Vais-je donner cet ordre afin que lui, il parte ?*

PITRE : *Que se passerait-il si vous, vous le faisiez ?*

TOBY : *Vais-je sans l'épargner donner l'ordre qu'il parte ?*

PITRE : *Jamais au grand jamais, jamais vous n'oseriez*

TOBY : Hors du ton, monsieur ? Vous mentez. Es-tu rien de plus qu'un intendant ? Penses-tu, parce que tu es vertueux, qu'il n'y aura plus de galettes ni de bière ?

PITRE : Oui, par Sainte Anne, et le gingembre sera encore chaud dans la bouche.

TOBY : Tu es dans le vrai. Allez, monsieur, allez astiquer votre chaîne avec des miettes. Un pot de vin, Maria.

MALVOLIO : Madame Marie, si vous accordez aux faveurs de ma dame autre chose que du mépris, vous ne fournirez pas d'instruments à ces incivilités. Elle le saura, par cette main.

MARIE : Allez secouer vos oreilles.

ANDREW : Ce serait un tour aussi bon que de voire devant un homme qui a faim, de le défier sur le pré, puis de ne pas tenir promesse pour le rendre fou.

TOBY : Fais-le, chevalier. Je t'écrirai le défi, ou je lui ferai connaître ton indignation de vive voix.

MARIE : Délicieux sir Toby, soyez encore patient pour cette nuit. Depuis que le jeune envoyé par le comte était aujourd'hui avec madame, elle a perdu son calme. Pour ce qui est de Mister¹⁰ Malvolio, laissez-moi seule avec lui : si je ne le ridiculise pas jusqu'à le faire entrer dans la légende, et si je ne fais pas de lui un divertissement populaire, ne pensez pas que j'aie assez d'esprit pour savoir m'étendre toute droite dans mon lit. Je sais que je peux le faire.

TOBY : Raconte, raconte ! Dis-nous quelque chose sur lui.

MARIE : Diantre, monsieur, parfois c'est une sorte de puritain.

ANDREW : Oh, si je pensais cela ; je le battrais comme chien.

TOBY : Quoi ? Parce qu'il est puritain ? Ton exquise raison, cher chevalier ?

ANDREW : Je n'ai pas d'exquise raison pour cela, mais j'ai une raison assez bonne.

MARIE : Du diable s'il est puritain, ou s'il est quoi que ce soit en permanence : il se plie plutôt aux caprices du temps ; un âne plein d'affectation, qui apprend la grandeur sans livre, et la ressort par grandes gerbes ; le plus convaincu par lui-même, si gavé, pense-t-il de perfections que c'est sa conviction fondamentale que tous ceux qui posent le regard sur lui doivent l'aimer ; et dans ce vice qu'il a ma vengeance trouvera pour travailler une matière remarquable.

TOBY : Que vas-tu faire ?

¹⁰ Dans le texte : « Monsieur » (en français).

MARIE : Je vais laisser tomber sur son chemin quelques obscures épîtres d'amour : dans lesquelles, par la couleur de sa barbe, la force de sa jambe, le style de son maintien, l'expression de son œil, de son front et de sa physionomie, il se trouvera lui-même identifié avec une grande vraisemblance. Je peux écrire tout à fait comme madame votre nièce ; quand il s'agit d'affaires oubliées, nous pouvons difficilement distinguer ce qui est de ma main et ce qui est de la sienne.

TOBY : Excellent, je flaire un stratagème.

ANDREW : Je l'ai dans le nez aussi.

TOBY : Il pensera, avec les lettres que tu laisseras tomber, qu'elles viennent de ma nièce, et qu'elle est amoureuse de lui.

MARIE : Mon propos est, en effet, un cheval de cette écurie-là.

ANDREW : Et votre cheval, alors, ferait de lui un âne.

MARIE : Un âne, je n'en doute pas.

ANDREW : Oh, ce sera admirable.

MARIE : Un jeu royal, je vous le garantis. Je sais que ma médication agira sur lui. Je vous planterai tous deux là où il trouvera la lettre, et laisserai le fou faire le troisième. Observez bien comment il reconstruit la chose. Pour cette nuit, au lit, et rêvez de l'événement. Adieu.

TOBY : Bonne nuit, Penthésilée.

ANDREW : Ma parole, c'est une bonne fille.

TOBY : C'est un beagle, de vraie race, et c'est quelqu'un qui m'adore. Qu'en dis-tu ?

ANDREW : J'ai été adoré aussi une fois.

TOBY : Allons au lit, chevalier. Il faut que tu envoies chercher plus d'argent.

ANDREW : Si je ne peux pas récupérer votre nièce, je suis seulement mal en point.

TOBY : Envoie chercher de l'argent, chevalier. Si tu ne la possèdes pas, à la fin, qu'on me la coupe.

ANDREW : Si je n'y arrive pas, ne me faites plus jamais confiance. Prenez-le comme vous voulez.

TOBY : Viens, viens. Je vais chauffer du vin. Il est trop tard pour aller se coucher maintenant. Viens, chevalier, viens chevalier.

II, 4.

DUC

Donnez-moi de la musique. Maintenant, bonne matinée, mes amis.
Maintenant, bon Cesario, seulement ce bout de chanson
Cette vieille et antique chanson que nous avons entendue la nuit dernière
Il m'a semblé qu'elle soulageait beaucoup ma passion
Plus que les airs légers et les termes lancinants
De ces rythmes trop brusques aux pas trop changeants
Allons, seulement un vers.

CURIO : Il n'est pas là, n'en déplaise à votre majesté, celui qui pourrait la chanter.

DUC : Qui était-ce ?

CURIO : Feste, le bouffon, mon seigneur. Un fou dont le père de la dame Olivia se délectait beaucoup. Il est dans les parages de la maison.

DUC

Allez le chercher, et jouez l'air pendant ce temps.

Viens par ici, garçon. Si jamais tu dois aimer
Souviens-toi de moi dans ces douces souffrances ;
Car tel que je suis, tels sont les vrais amants,
Instables et capricieux dans toutes leurs autres impulsions
Mais pas dans l'image constante de la créature
Qui est aimée. Comment aimes-tu cet air ?

VIOLA

Il produit un écho jusque sur le siège
Où trône l'amour.

DUC

Tu parles avec une grande maîtrise
Sur ma vie, aussi jeune que tu sois, ton œil
S'est posé sur quelque grâce qu'il aime :
N'est-ce pas, garçon ?

VIOLA

Un peu, par votre grâce.

DUC

C'est quel genre de femme ?

VIOLA

De votre apparence.

DUC

Elle ne te mérite pas, alors. Quel âge, ma foi ?

VIOLA

À peu près votre âge, monseigneur.

DUC

Trop âgée, par le ciel. Que la femme prenne
 Quelqu'un de plus âgé qu'elle : ainsi elle s'ajuste à lui
 Ainsi elle tient l'équilibre dans le cœur de son époux
 Car quelle que soit l'estime où nous nous tenons nous-mêmes, garçon
 Nos passions sont plus changeantes et instables
 Plus avides, ondulantes, plut tôt perdues et effacées
 Que ne le sont celles des femmes.

VIOLA

Je le pense bien, monseigneur.

DUC

Ainsi, que ton amour soit plus jeune que toi,
 Ou ton affection ne pourra résister à la tension
 Car les femmes sont comme des roses, dont la belle fleur
 Une fois éclosse tombe sur l'heure.

VIOLA

Et ainsi sont-elles, hélas, car elles sont ainsi
 Faites pour mourir, même quand elles croissent jusqu'à la perfection.

DUC

Oh, camarade, allons, la chanson que nous avons eue la nuit dernière.
 Prends-y garde, Cesario, elle est vieille et simple ;
 Les fileuses et les tricoteuses dans le soleil
 Et les filles libres qui tissent leurs fils avec des os
 Ont l'habitude de la chanter ; elle est bêtement vraie
 Et joue avec l'innocence de l'amour

Comme l'âge ancien.

PITRE : Êtes-vous prêt, monsieur ?

DUC : Oui ; je t'en prie, chante.

PITRE

*Allons, la mort, emmène-moi
 Sous un sombre cyprès je veux que l'on m'étende
 Allons, le souffle, envoie-toi
 J'ai succombé aux coups d'une beauté trop grande
 Mon beau linceul tout blanc piqué de fraîches branches
 Qu'on le dispose
 La part qui me revient de la mort toute blanche
 Y est enclose*

*Aucune fleur qui serait belle
 Ne vienne orner le coffre où l'on m'aura couché
 Aucun ami qui soit fidèle
 Près de mon pauvre corps aux membres détachés
 Il faut que l'on m'épargne un flot de larmes pures
 Et que je meure
 Dans un ancre secret, dans une sépulture
 Où nul ne pleure*

DUC : Voilà pour tes peines.

PITRE : Pas de peine, monsieur ; je prends plaisir à chanter, monsieur.

DUC : Je paierai ton plaisir, alors.

PITRE : C'est vrai, monsieur, et le plaisir sera payé un jour ou l'autre.

DUC : Maintenant, laisse-moi te laisser.

PITRE : Maintenant, que le Dieu de la mélancolie te protège, et que le tailleur fasse ton pourpoint de taffetas changeant, car ton âme est une vraie opale. J'aurais voulu embarquer des hommes d'une telle constance sur la mer qu'ils se préoccupent de toute chose et que tout lieu soit leur but ; car c'est cela qui permet de faire un bon voyage à partir de rien. Adieu.

DUC

Que tous les autres laissent la place.

Une fois de plus, Cesario,

Rends-toi chez cette même cruauté souveraine, là-bas,
 Dis-lui que mon amour, plus noble que le monde,
 N'accorde aucun prix à de nombreuses terres sales
 Les biens que le sort a répandus sur elle
 Dis-lui que je les tiens pour aussi changeants que le sort lui-même
 Mais que c'est ce miracle, cette reine des joyaux
 Que la nature expose avec elle, qui attire mon âme.

VIOLA

Mais si elle ne peut pas vous aimer, monsieur ?

DUC

Je ne peux pas entendre une telle réponse.

VIOLA

C'est vrai, mais vous le devez.

Disons que quelque dame, comme il en existe peut-être,
 Ait, par amour pour vous, une souffrance de cœur aussi grande
 Que celle que vous avez pour Olivia. Vous ne pouvez pas l'aimer ;
 Vous le lui dites. Ne doit-elle pas entendre la réponse ?

DUC

Il n'y a pas d'entrailles de femme
 Qui puisse endurer le battement d'une passion aussi forte
 Que celle que l'amour donne à mon cœur ; pas de cœur de femme
 Assez grand pour en contenir autant ; elles manquent d'envergure.
 Hélas, leur amour peut être appelé de l'appétit
 Pas une impulsion du foie, mais du palais
 Apte à l'écœurement, au comblement, au dégoût
 Alors que le mien est tout aussi affamé que la mer
 Et peut digérer autant qu'elle. Ne faites pas de comparaison
 Entre l'amour qu'une femme peut me porter
 Et celui que je dois à Olivia.

VIOLA

Oui, mais je sais

DUC

Qu'est-ce que tu sais ?

VIOLA

Trop bien quel amour les femmes peuvent devoir aux hommes
 Pour la fidélité, elles sont aussi vraies de cœur que nous.
 Mon père avait une fille qui aimait un homme

Comme il se pourrait peut-être, si j'étais une femme,
Que j'aime votre seigneurie.

DUC

Et quelle est son histoire ?

VIOLA

Un blanc, monseigneur. Elle n'a jamais dit son amour,
Mais a laissé le secret, comme un ver dans le bouton,
Se nourrir de sa joue satinée : elle a dépéri par la pensée
Et, avec une mélancolie verte et jaune
Elle se tenait assise comme la Patience sur un monument
Souriant à la douleur. N'était-ce pas de l'amour, vraiment ?
Nous, hommes, pouvons dire plus, jurer plus, mais vraiment
Nos démonstrations dépassent la volonté. Car nous pouvons encore
Beaucoup dans nos déclarations, mais peu dans notre amour.

DUC

Mais ta sœur est-elle morte de son amour, mon garçon ?

VIOLA

Je suis à moi seul toutes les filles de la maison de mon père
Et tous les frères aussi : et cependant, je ne sais pas.
Monsieur, irai-je vers cette dame ?

DUC

Oui, c'est de cela qu'il s'agit.

Vers elle, en hâte. Donne-lui ce bijou. Dis
Que mon amour ne peut céder aucun terrain, endurer aucun refus.

II, 5.

TOBY

Viens par ici, signor Fabien.

FABIEN : Non, je viendrai. Si je perds une once de ce jeu, qu'on me fasse
bouillir à mort avec la mélancolie.

TOBY : Ne serais-tu pas joyeux de voir cette pince-maille de racaille de
pisse-menu se couvrir de quelque honte spectaculaire ?

FABIEN : J'exulterais, bonhomme ; vous savez, il m'a fait perdre les faveurs de madame, à propos d'un combat d'ours ici.

TOBY : Pour le mettre en colère, nous allons l'avoir encore, l'ours : et nous allons l'affoler en noir et en bleu. N'est-ce pas, sir Andrew ?

ANDREW : Si nous ne le faisons pas, c'est pitié de nos existences.

TOBY : Voici venir la petite canaille.

Alors, mon métal des Indes ?

MARIA : Mettez-vous tous les trois dans le buisson. Malvolio descend cette allée. Depuis une demi-heure, là-bas, au soleil, il pratique les bonnes manières avec son ombre. Observez-le, pour l'amour de la moquerie ; car je sais que cette lettre va en faire un idiot contemplatif. Cachez-vous, au nom de la bouffonnerie ! (*Déposant une lettre.*) Pose-toi là, car voici venir la truite qu'il faut prendre à la chatouille.

MALVOLIO : C'est le sort seulement ; le sort est tout. Maria m'a dit une fois qu'elle était attirée vers moi. Et je l'ai entendue elle-même s'approcher ainsi de l'idée que, si elle devait épouser une passion, ce serait pour quelqu'un de mon apparence. En outre elle m'utilise avec un respect plus exalté qu'aucun autre de ceux qui la suivent ? Que devrais-je penser de cela ?

TOBY : Voici une outrecuidante crapule !

FABIEN : Oh, la paix. La contemplation fait de lui une dindon très rare : comme il en jette sous ses plumes déployées !

ANDREW : Jour de Dieu ! Comme je pourrais battre la crapule !

TOBY : La paix, je dis.

MALVOLIO : Être comte Malvolio !

TOBY : Ah, crapule !

ANDREW : Mitraillez-le, mitraillez-le !

TOBY : La paix, la paix !

MALVOLIO : Il y a un exemple pour cela : la dame de Strachy a épousé l'intendant de la garde-robe.

ANDREW : Fi de lui, Jézabel !

FABIEN : Oh, la paix ! Maintenant il est profondément dedans. Voyez comme l'imagination le gonfle !

MALVOLIO : Ayant été marié trois mois avec elle, assis dans ma grandeur,

TOBY : Oh, une arbalète, pour lui tirer dans l'œil !

MALVOLIO : Appelant mes officiers autour de moi dans ma robe de velours fleuri, sortant d'un lit de jour ou j'ai laissé Olivia endormie

TOBY : Feu et soufre !

FABIEN : Oh, la paix, la paix !

MALVOLIO : Et avoir alors l'humour de la grandeur, et après un grave déplacement du regard, leur disant que je connais ma place comme je voudrais qu'ils connaissent les leurs, demander mon parent Toby

TOBY : Fers et liens !

FABIEN : Oh, la paix, la paix, la paix ! Alors, alors ?

MALVOLIO : Sept de mes gens, dans un démarrage obéissant, sortent pour le chercher ; je fronce le sourcil, je remonte peut-être ma montre, ou bien je joue avec mon – quelque riche bijou. Toby approche ; là, des courtoisies à mon égard

TOBY : Est-ce que ce type va rester en vie ?

FABIEN : Quand on tirerait notre silence hors de nous avec des chariots, la paix cependant !

MALVOLIO : Je tends la main vers lui, ainsi, éteignant mon sourire familier par un austère regard de contrôle

TOBY : Et alors Toby ne t'envoie pas son poing sur les lèvres ?

MALVOLIO : Disant, cousin Toby, ce sort qui m'a attribué votre nièce me donne la prérogative du discours

TOBY : Quoi ? Quoi ?

MALVOLIO : Vous devez vous amender de votre ivrognerie.

TOBY : Dehors, scrofuleux !

FABIEN : Non ! Patience, ou nous cassons les reins à notre complot.

MALVOLIO : En outre, vous gaspillez le trésor de votre temps avec un chevalier fou

ANDREW : Ça, c'est moi, je vous le garantis.

MALVOLIO : Un certain sir Andrew,

ANDREW : Je savais que c'était moi. Il y a beaucoup de gens qui disent que je suis fou.

MALVOLIO, *apercevant la lettre* : Quel est notre emploi là-dedans ?

FABIEN : Maintenant, la bécasse est près du piège.

TOBY : Oh, la paix ! Et que l'esprit de l'amour lui suggère de lire à haute voix.

MALVOLIO : Par ma vie, c'est de la main de madame ; ce sont exactement ses C, ses U et ses T ; et c'est ainsi qu'elle fait ses grands P. Sans aucun doute, c'est de sa main.

ANDREW : Ses C, ses U et ses T ; pourquoi cela ?

MALVOLIO : *À l'inconnu bien aimé, ceci, avec mes bons vœux* : – exactement ses phrases ! Avec votre permission, cire¹¹. Doucement ! Et l'empreinte de sa Lucrèce, dont elle se sert pour sceller : c'est ma dame. Pour qui cela pourrait-il être ?

FABIEN : Ça le gagne, au foie et tout.

MALVOLIO :

*Jupiter sait que je soupire
Mais pour qui ?
Ma bouche ne doit pas le dire
Nul ne doit en être averti.*

Nul ne doit en être averti. Qu'est-ce qui vient après ? Le rythme change !
Nul ne doit en être averti. Si c'était toi, Malvolio ?

TOBY : Diantre, pends-toi, blaireau !

MALVOLIO :

*Il m'obéit, ce bien-aimé trop clandestin
Mais le silence est comme une arme de légende
Qui me frappe le sein sans que le sang s'épande
M, O, A, I règle le cours de mon destin.*

FABIEN : Une énigme en arabesque.

TOBY : Excellente fille, je te dis.

MALVOLIO : M, O, A, I règle le cours de mon destin. Non mais d'abord que je voie, que je voie, que je voie.

FABIEN : Quel plat de poison elle lui a servi !

¹¹ Wax.

TOBY : Et de quel vol le tiercelet fond dessus !

MALVOLIO : Il m'obéit, ce bien-aimé trop clandestin. Eh bien, je lui obéis. Elle me demande, elle est ma dame. Eh bien, ceci est évident pour tout entendement organisé. Il n'y a aucune obstruction à cela. Et la fin : que pourrait présager cette disposition alphabétique ? Si je pouvais faire que cela ressemble à quelque chose en moi, doucement : M, O, A, I

TOBY : Oh, oui, arrange cela : il a maintenant le flair refroidi.

FABIEN : Le chien continuera de courir après en criant, bien que ça pue comme un renard.

MALVOLIO : M – Malvolio ; M – eh bien, c'est le début de mon nom.

FABIEN : Est-ce que je n'avais pas dit qu'il trouverait la solution ? Le limier est excellent aux défauts.

MALVOLIO : M, mais alors il n'y a pas de consonance dans la suite, cela ne résiste pas à l'épreuve. A devrait suivre, mais c'est un O qui vient.

FABIEN : Et un Ô finira, j'espère.

TOBY : Oui, ou bien je le bastonnerai jusqu'à le faire crier Ô !

MALVOLIO : Et puis un I vient derrière

FABIEN : Oui si tu avais des yeux derrière toi, tu pourrais voir plus de médisance à tes trousses que de bonnes fortunes devant toi.

MALVOLIO : M, O, A, I ; cette simulation n'est pas comme la précédente : et cependant, en forçant un peu, elle pourrait s'appliquer à moi, car chacune de ces lettres est dans mon nom. Doucement. Ici c'est de la prose qui suit. *Si ceci tombe entre tes mains, retourne cela dans ta tête. Par mes étoiles je suis au-dessus de toi ; mais n'aie pas peur de la noblesse ; certains sont nés nobles, certains conquièrent la noblesse ; et certains se la voient imposer. Ton destin ouvre ses mains : laisse ton sang et ton esprit l'embrasser, et pour t'habituer à ce que tu pourrais être, jette ton humble peau et apparais tout frais. Oppose-toi à un certain parent, sois rude avec les serviteurs ; que ta langue serve les arguments de la grandeur ; installe-toi dans le tour de la singularité ; elle te conseille ainsi, celle qui soupire pour toi. Rappelle-toi qui t'a recommandé les chaussettes jaunes et a souhaité de te voir porter des jarretières croisées. Je le dis : rappelle-toi. Va, tu es consacré si tu désires l'être ; sinon, laisse-moi continuer à te voir comme un intendant, compagnon des serviteurs, et indigne de toucher aux doigts de la*

Fortune. Adieu. Celle qui voudrait changer ton service contre le sien, la Fortunée Malheureuse. La lumière du jour et la rase campagne ne découvrent pas plus de choses : ceci est ouvert. Je serai fier, je lirai les auteurs politiques, je bafouerais sir Toby, je me laverai de toute relation grossière, point par point je serai cet homme, exactement. Je ne m'affole pas maintenant, au point de laisser mon imagination m'emporter, car toutes les raisons confirment ceci, que ma dame m'aime. Elle m'a effectivement recommandé mes chaussettes jaunes de naguère, elle a effectivement apprécié ma jambe avec des jarretières croisées ; et en ceci elle se manifeste à mon amour, et par une sorte d'injonction me conduit à ces vêtements de son goût. Je remercie mes étoiles, je suis heureux. Je serai étrange, fort, avec des chaussettes jaunes et des jarretières croisées, même dans la rapidité qu'il faut pour les mettre. Que Jupiter et mes étoiles soient loués. Ici, il y a encore un post-scriptum. *Tu ne peux pas choisir de savoir qui je suis. Si tu accueilles mon amour, fais-le paraître dans ton sourire ; ton sourire te va bien ; donc, en ma présence, souris toujours, mon bien aimé, je t'en prie.* Jupiter, je te remercie, je sourirai ; je ferai tout ce que tu voudras que je fasse.

FABIEN : Je ne donnerais pas ma part de ce jeu pour une pension de millions versée par le shah de Perse.

TOBY : Je pourrais épouser cette fille pour cette blague.

ANDREW : Je pourrais aussi.

TOBY : Et ne lui demander aucune autre dot avec elle qu'une autre bouffonnerie de cet ordre.

ANDREW : Et moi non plus.

FABIEN : Voici venir ma noble attrapeuse de ridicules.

TOBY : Veux-tu mettre ton pied sur mon cou ?

ANDREW : Ou alors sur le mien ?

TOBY : Vais-je jouer ma liberté au trictrac et devenir ton esclave ?

ANDREW : Ou alors moi, ma parole ?

TOBY : Eh bien, tu l'as installé dans un tel rêve que, quand l'image de cela le quittera, il faudra qu'il devienne dément.

MARIE : Non, mais dites la vérité, est-ce que cela agit sur lui ?

TOBY : Comme de l'eau de vie avec une sage-femme.

MARIE : Si alors vous voulez voir les fruits du jeu, prenez garde à la première fois qu'il approchera madame : il viendra à elle dans des chaussettes jaunes, et c'est la couleur qu'elle abhorre, et avec des jarretières croisées, mode qu'elle déteste ; et il lui sourira, ce qui conviendra si peu à son état d'esprit, tout adonnée qu'elle est à la mélancolie, que cela ne pourra que lui attirer un mépris spectaculaire. Si vous voulez voir ça, suivez-moi.

TOBY : Jusques aux grilles du Tartare, toi, le plus excellent démon de l'esprit.

ANDREW : J'en ferai un moi aussi.

III, 1.

VIOLA : Dieu te garde, ami, ainsi que ta musique. Vis-tu en touchant du tambourin ?

PITRE : Non, monsieur. Je vis en touchant à l'église.

VIOLA : Es-tu un homme d'église ?

PITRE : Ce n'est pas la question, monsieur. Et pourtant je vis en touchant à l'église. Car je vis dans ma maison, et ma maison touche à l'église.

VIOLA : Ainsi tu pourrais dire que le roi couche en touchant au mendiant, si le mendiant habite près de chez lui. Ou que l'église touche à ton tambourin, si ton tambourin touche à l'église.

PITRE : Vous l'avez dit, monsieur. Connaître cette époque ! Une phrase n'est qu'un gant de chevreau pour un homme d'esprit. Comme le mauvais côté peut vite être tourné vers l'extérieur !

VIOLA : Non, c'est certain. Ceux qui jouent délicieusement avec les mots peuvent vite les pervertir.

PITRE : Par conséquent, je voudrais que ma sœur n'ait pas eu de nom.

VIOLA : Pourquoi, bonhomme ?

PITRE : Eh bien, monsieur : son nom est un mot ; et en jouant avec ce mot, on pourrait pervertir ma sœur. Mais vraiment les mots sont de vraies racailles depuis que les liens les ont disgraciés.

VIOLA : Ta raison, bonhomme.

PITRE : Ma foi, monsieur, je ne puis vous en produire aucune sans mots. Et les mots sont devenus si faux que je suis réticent à établir une raison avec eux.

VIOLA : Je garantis que tu es un joyeux compagnon et que tu ne te soucies de rien.

PITRE : Pas tant que ça, monsieur : je me soucie de quelque chose. Mais en conscience, monsieur, je ne me soucie pas de vous : si c'est là ne se soucier de rien, monsieur, je voudrais que cela vous rende invisible.

VIOLA : N'es-tu pas le fou de madame Olivia ?

PITRE : Non, vraiment, monsieur. La dame Olivia n'a pas de folie : elle ne fait pas garder de fou, monsieur, jusqu'à ce qu'elle soit mariée. Et les fous sont aussi semblables aux maris que les sardines aux harengs : le mari est plus gros. Je ne suis pas vraiment son fou, mais son corrupteur de mots.

VIOLA : Je t'ai vu dernièrement chez le comte Orsino.

PITRE : La folie, monsieur, fait le tour du monde comme le soleil, elle brille partout. Je serais navré, monsieur, que le fou ne fût pas aussi souvent avec votre maître qu'avec ma maîtresse. Je pense que j'ai vu votre sagesse là-bas.

VIOLA : Non, si tu passes sur moi, je ne resterai plus avec toi. Tiens, voilà pour tes dépenses.

PITRE : Alors que Jupin, dans son prochain chargement de poils, t'envoie une barbe !

VIOLA : Par ma foi, je te le dirai, je suis presque malade d'une barbe, quoique que je ne voudrais pas qu'elle me pousse au menton. Est-ce que la dame est à l'intérieur ?

PITRE (*montrant les pièces*) : Est-ce qu'une paire de ceux-là n'auraient pas de descendance, monsieur ?

VIOLA : Oui, si on les garde ensemble et si on les fait servir.

PITRE : Je voudrais jouer le seigneur Pandare de Phrygie, monsieur, pour amener une Cressida à ce Troïlus.

VIOLA : Je vous entends, monsieur. C'est bien mendié.

PITRE : Ce n'est pas, je pense, une grosse affaire, monsieur, que de mendier seulement une mendiante. Cressida était une mendiante. Madame est à l'intérieur, monsieur. Je vais leur expliquer d'où vous venez : qui vous êtes et ce que vous voudriez sont des choses qui ne font pas partie de mon ciel. Je pourrais dire « de mon élément », mais le mot est trop usé.

VIOLA

Ce type est assez sage pour jouer le fou
 Et, pour faire cela bien, il faut une sorte d'esprit
 Il doit observer l'humeur de ceux à propos de qui il bouffonne
 La qualité des personnes, et le temps.
 Et, comme le faucon, fondre sur toute plume
 Qui tombe sous ses yeux. C'est une pratique
 Aussi pleine de labeur que d'art d'un homme sage
 Car la folie qu'il montre sagement convient
 Mais les hommes sages, tombant dans la folie, gâtent complètement leur esprit.

TOBY : Dieu vous garde monsieur.

VIOLA : Vous aussi, monsieur.

ANDREW : God save you, sir.

VIOLA : And you too, your servant.¹²

ANDREW : J'espère, monsieur, que vous l'êtes, et je suis le vôtre.

TOBY : Voulez-vous affronter la maison ? Ma nièce est désireuse de vous voir entrer, si c'est à elle que vous avez affaire.

VIOLA : C'est vers votre nièce que je me dirige, monsieur. Je veux dire qu'elle est le but de mon expédition.

TOBY : Tâtez vos jambes, monsieur ; mettez-les en mouvement.

¹² Ces deux dernières répliques, en français dans le texte.

VIOLA : Mes jambes me comprennent mieux, monsieur, que je ne comprends ce que vous voulez me dire en me demandant de tâter mes jambes.

TOBY : Je veux dire, monsieur, entrer.

VIOLA : Je vous répondrai par mon allant et par mon entrée. Mais nous sommes devancés.

Dame très excellente et très accomplie, que les cieux fassent pleuvoir sur vous des parfums.

ANDREW : Le jeune est un courtisan très rare : pleuvoir des parfums ! Bien.

VIOLA : La matière n'a de voix, madame, que pour votre propre oreille suggestive et condescendante.

ANDREW : Parfums, suggestive et condescendante : je garderai ces trois-là tout prêts.

OLIVIA : Qu'on ferme la porte du jardin, et qu'on me laisse à mon écoute.

Donnez-moi votre main, monsieur.

VIOLA

Mon devoir, madame, et mon très humble service.

OLIVIA

Quel est votre nom ?

VIOLA : Cesario est le nom de votre serviteur, belle princesse.

OLIVIA

Mon serviteur, monsieur ? Il n'y a plus jamais eu de monde heureux
Depuis qu'une basse feinte a été baptisée compliment.
Vous êtes le serviteur du comte Orsino, jeune.

VIOLA

Et il est le vôtre, et les siens doivent être les vôtres ;
Le serviteur de votre serviteur est votre serviteur, madame.

OLIVIA

Pour lui, je ne pense pas à lui. Pour ses pensées
Je voudrais qu'elles soient blanches, plutôt que remplies de moi.

VIOLA

Madame, je viens pour aiguïser vos nobles pensées
En sa faveur.

OLIVIA

Oh, avec votre permission, je vous en prie
 Je vous ai demandé de ne plus jamais parler de lui
 Mais si vous voulez entreprendre une autre requête
 J'aimerais mieux vous entendre solliciter pour cela
 Qu'entendre la musique des sphères.

VIOLA

Chère dame –

OLIVIA

Donnez-moi la permission, je vous en supplie. J'ai envoyé
 Après le dernier enchantement que vous avez opéré ici
 Une bague à votre poursuite. Ainsi j'ai abusé
 Moi-même, mon serviteur, et, j'en ai peur, vous aussi.
 Je dois me tenir sous votre dur jugement
 Pour vous avoir forcé à prendre, par une ruse honteuse
 Ce que vous saviez ne pas être vôtre. Qu'avez-vous pu penser ?
 N'avez-vous pas mis mon honneur au poteau
 Et n'avez-vous pas ameuté contre lui toutes les pensées démuselées
 Que peut penser un cœur tyrannique ? A quelqu'un de votre
 discernement
 On en a assez montré : un crêpe et non une poitrine
 Cache mon cœur. Aussi, faites-moi entendre votre parole.

VIOLA

Je vous plains.

OLIVIA

C'est déjà un degré vers l'amour.

VIOLA

Non, pas un pas. Car c'est une épreuve très commune
 Que très souvent nous plaignons des ennemis.

OLIVIA

Eh bien, alors, il me semble qu'il est temps de sourire à nouveau.
 Ô, monde, comme les pauvres sont aptes à la fierté !
 Si on doit être une proie, combien il est préférable
 De tomber devant le lion plutôt que devant le loup !
 L'horloge me reproche le gaspillage du temps.
 N'ayez pas peur, bon jeune, je ne veux pas vous avoir
 Et cependant, quand l'esprit et la jeunesse viendront à moisson

Votre femme pourrait bien récolter un homme valable.
Voici votre route, droit vers l'ouest.

VIOLA

Alors, vers l'ouest, ho !

Que la grâce et la bonne disposition suivent votre grâce !
N'enverrez-vous rien, madame, à mon seigneur, par moi ?

OLIVIA

Reste !
Je t'en prie, dis-moi ce que tu penses de moi.

VIOLA

Que vous pensez n'être pas ce que vous êtes.

OLIVIA

Si je pense ainsi, je pense la même chose de vous.

VIOLA

Alors vous pensez juste : je ne suis pas ce que je suis.

OLIVIA

Je voudrais que vous soyez tel que je vous ai voulu.

VIOLA

Serait-ce mieux, madame, que ce que je suis ?
Je souhaiterais que ce soit possible, car maintenant je suis votre fou.

OLIVIA

Oh, comme une dose de mépris paraît belle
Dans le dédain et la colère de ses lèvres !
Une faute meurtrière ne se montre pas plus tôt
Que l'amour qui voudrait paraître caché : la nuit de l'amour c'est midi.
Cesario, par les roses du printemps
Par la virginité, l'honneur, la vérité et toute chose
Je t'aime tant que, malgré toute ta fierté
Ni l'esprit ni la raison ne peuvent cacher ma passion.
N'extorque pas les raisons de cette clause
Que je te fais la cour, et que donc tu n'as pas besoin de la faire
Mais enchaîne plutôt ainsi la raison à la raison
L'amour recherché est bon, mais il est meilleur s'il est donné sans qu'on
le cherche

VIOLA

Par l'innocence je jure, et par ma jeunesse
 Que j'ai un cœur, un sein et une vérité.
 Et qu'aucune femme ne les détient, ni que jamais aucune
 N'en sera la maîtresse, sauf moi seul.
 Ainsi adieu, bonne madame, plus jamais
 Je ne veux pleurer pour vous les charmes de mon maître.

OLIVIA

Pourtant viens encore : car tu peux peut-être conduire
 Ce cœur, qui maintenant le déteste, à aimer son amour.

III, 2.

ANDREW : Non, ma foi, je ne resterai pas un moment de plus.

TOBY : Ta raison, cher venin, donne ta raison.

FABIEN : Vous devez absolument fournir votre raison, sir Andrew.

ANDREW : Diantre, j'ai vu votre nièce faire plus de faveurs au serviteur du comte qu'elle ne m'en a jamais accordé : je l'ai vu dans le jardin.

TOBY : Est-ce qu'elle te voyait pendant ce temps, vieux garçon ? Dis-le moi.

ANDREW : Aussi clair que je vous vois maintenant.

FABIEN : C'est une grande preuve d'amour de sa part envers vous.

ANDREW : Jour de Dieu ! Voulez-vous faire de moi un âne ?

FABIEN : Je vais vous prouver que c'est légitime, monsieur, par les serments du jugement et de la raison.

TOBY : Et ils étaient grands jurés avant que Noé ne fût matelot.

FABIEN : Elle a montré des faveurs au jeune sous vos yeux seulement pour vous exaspérer, pour éveiller votre bravoure endormie, pour mettre le feu dans votre cœur, et le soufre dans votre foie. Vous auriez dû l'accoster alors, et avec quelques excellentes bouffonneries à peine sorties du feu de la frappe, vous auriez dû flageller le jeune jusqu'à le rendre muet. Voilà ce qu'on cherchait à obtenir de votre main, et on a été déçu : vous avez laissé le temps délayer la double dorure de cette opportunité, et vous voguez maintenant vers le nord, dans l'opinion de ma maîtresse ;

vous y resterez accroché comme un petit glaçon à la barbe d'un Hollandais, à moins que vous ne rachetiez cela par quelque louable action de bravoure ou de politique.

ANDREW : De toute façon, ça ne peut être que de bravoure, car je hais la politique. Je préférerais à la rigueur être browniste que politicien.

TOBY : Eh bien, alors, construis-moi la fortune sur la base de la bravoure. Provoque-moi le jeune du comte pour te battre avec lui ; blesse-le à onze endroits ; ma nièce le remarquera ; et convainc-toi qu'aucun entremetteur au monde ne peut aussi bien recommander un homme à une femme qu'en lui rapportant sa bravoure.

FABIEN : Il n'y a que ce moyen, sir Andrew.

ANDREW : L'un d'entre vous lui apportera-t-il mon défi ?

TOBY : Va, écris-le d'une main martiale. Sois cassant et bref ; peu importe l'esprit, si c'est éloquent et plein d'invention. Tance-le avec la licence de l'encre ; si tu le tutoies deux ou trois fois, ça ne sera pas de trop ; et autant de mensonges que pourra contenir la feuille de papier, même si la feuille est aussi grande que le lit de ware en Angleterre, couche-les. Allez, mets-toi là-dessus. Qu'il y ait assez de fiel dans ton encre, bien que tu écrives avec une plume d'oie, peu importe. Mets-toi là-dessus.

ANDREW : Où vous trouverai-je ?

TOBY : Nous t'appellerons au *cubiculo* : va.

FABIEN : C'est un cher mannequin pour vous, sir Toby.

TOBY : C'est moi qui suis cher pour lui, garçon : environ deux mille, ou à peu près.

FABIEN : Nous aurons de lui une lettre rare : mais vous ne la remettrez pas ?

TOBY : Ne me fais jamais confiance, alors. Et par tous les moyens, je pousserai le jeune à répondre. Je pense que ni les bœufs ni les câbles ne peuvent les haler ensemble. Pour Andrew, s'il est ouvert, et si vous trouvez assez de sang dans son foie pour engluer le pied d'une puce, je mangerai le reste de l'anatomie.

FABIEN : Et son adversaire, le jeune, ne porte sur le visage aucun grand présage de cruauté.

TOBY : Regarde, voici le plus jeune des neuf roitelets qui vient.

MARIE : Si vous en voulez à votre rate, et si vous voulez rire jusqu'à en attraper de points de côté, suivez-moi. Là-bas le ridicule Malvolio est changé en païen, un vrai renégat : car il n'y a pas de chrétien, c'est-t-dire quelqu'un qui veuille être sauvé par une croyance droite, qui puisse croire d'aussi impossibles actes de grossièreté. Il est en chaussettes jaunes.

TOBY : Et en jarrettières croisées ?

MARIE : Très affreusement : comme un pédant qui tient une école dans l'église. Je l'ai filé comme son meurtrier. Il obéit effectivement à chaque point de la lettre que j'ai laissé tomber pour le berner : il sourit tellement qu'il y a plus de lignes sur son visage que sur les cartes, depuis qu'on a ajouté les Indes. Vous n'avez rien vu de pareil ! Je peux difficilement me retenir de le bombarder d'objets divers. Je sais que madame va le frapper : si elle le fait, il sourira et le prendra pour une grande faveur.

TOBY : Viens, amène-nous, amène-nous là où il est.

III, 3.

SÉBASTIEN

Je ne voudrais, par ma volonté, vous avoir troublé
 Mais puisque vous faites votre plaisir et vos peines
 Je ne veux pas vous gronder plus longtemps.

ANTONIO

Je n'ai pas pu rester derrière vous ; mon désir
 Plus aigu qu'un acier affilé, m'éperonnait en avant.
 Pas seulement l'amour de vous voir, bien qu'il serait assez grand
 Pour entraîner d'aucuns à une expédition plus longue
 Mais la jalousie de ce qui pourrait vous arriver pendant votre voyage
 Étant sans familiarité dans ces lieux qui, pour un étranger
 Sans guide et sans ami, s'avèrent souvent
 Rudes et inhospitaliers. Mon amour délibéré
 Plutôt que ces arguments de la peur
 M'a lancé à votre poursuite.

SÉBASTIEN

Mon brave Antonio,

Je ne peux faire d'autre réponse que des merci,
 Et des merci et toujours des merci ; et souvent de bons services
 Sont éconduits avec cette monnaie hors d'usage ;
 Mais si ce que je veux était aussi ferme que ma conscience
 Vous recevriez mieux. Qu'y a-t-il à faire ?
 Irons-nous voir les reliques de cette ville ?

ANTONIO

Demain, monsieur ; il est meilleur de chercher en premier votre
 logement.

SÉBASTIEN

Je ne suis pas fatigué, et la nuit est loin.
 Je vous en prie, satisfaisons nos yeux
 Avec les monuments et les choses célèbres
 Qui font le renom de cette ville.

ANTONIO

Je voudrais que vous me pardonniez

Je ne marche pas sans danger dans ces rues :
 Une fois, dans un combat naval contre les galères du comte
 J'ai rendu quelque service ; de telle façon, vraiment
 Que si j'étais pris ici je pourrais difficilement éviter d'en répondre.

SÉBASTIEN

Vous avez vraisemblablement tué un grand nombre de ses gens.

ANTONIO

L'offense n'est pas de nature aussi sanglante
 Bien que la qualité du temps et la querelle
 Eussent bien pu nous fournir des arguments sanglants.
 Depuis lors, il a été possible d'en répondre en repayant
 Ce que nous leur avons pris – ce qu'ont fait bien des nôtres
 Pour l'amour du commerce. Moi seul je me suis tenu à l'écart
 C'est pourquoi, si je suis pris ici
 Je paierai cher.

SÉBASTIEN

Ne vous promenez pas trop ouvertement, alors.

ANTONIO

Cela ne me convient pas. Tenez, monsieur, voici ma bourse.
 Dans les faubourgs du sud, à l'Éléphant
 Il vaut mieux loger. Je commanderai notre repas,

Pendant que vous tromperez le temps et nourrirez votre savoir
En regardant la ville : vous me trouverez là-bas.

SÉBASTIEN

Pourquoi dois-je prendre votre bourse ?

ANTONIO

Peut-être votre regard éclairera-t-il quelque jouet
Que vous voudrez conquérir : et vos réserves,
Je pense, ne sont pas destinées au marché de l'oisiveté, monsieur.

SÉBASTIEN

Je serai votre porte-bourse et je vous laisserai
Pour une heure.

ANTONIO

À l'Éléphant.

SÉBASTIEN

Je me souviens.

III, 4.

OLIVIA

Je l'ai envoyé chercher : il dit qu'il viendra.
Comment vais-je le fêter ? Que lui offrir ?
Car on achète la jeunesse plus qu'on ne la mendie ou qu'on ne
l'emprunte.
Je parle trop fort.
Où est Malvolio ? Il est grave et poli,
Et convient bien, comme serviteur, à mon sort :
Où est Malvolio ?

MARIE : Il arrive, madame ; mais d'une manière très étrange. Il est possédé,
madame, c'est sûr.

OLIVIA : Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Est-ce qu'il délire ?

MARIE : Non, madame, il ne fait que sourire ; votre grâce ferait mieux
d'avoir quelque garde avec elle, s'il vient ; car l'homme est contaminé
dans ses esprits, c'est sûr.

OLIVIA

Va lui dire de venir ici.

Je suis aussi démente que lui
Si la démence grave et la démence joyeuse sont égales.

Alors, Malvolio ?

MALVOLIO : Douce dame, ho, ho.

OLIVIA

Tu souris ?

Je t'ai envoyé chercher pour une occasion grave.

MALVOLIO : Grave, madame ? Je pourrais être grave : cela fait quelque obstruction dans le sang, ces jarrettières croisées ; mais qu'importe ? Si cela plaît à l'œil de quelqu'un, c'est pour moi exactement comme ce sonnet véridique : *Plais à quelqu'un, et tu plais à tous.*

OLIVIA : Eh bien, comment vas-tu, bonhomme ? Que se passe-t-il pour toi ?

MALVOLIO : Il n'y a pas de noir dans mon âme, bien qu'il y ait du jaune à mes jambes. Cela venait de ses mains, et les commandements seront exécutés : je pense que nous connaissons cette douce écriture romaine.

OLIVIA : Veux-tu aller au lit, Malvolio ?

MALVOLIO : Au lit ! Oui doux cœur, et je viendrai à toi.

OLIVIA : Que Dieu te reconforte ! Pourquoi souris-tu ainsi et pourquoi embrasses-tu ta main si souvent ?

MARIE : Comment allez-vous, Malvolio ?

MALVOLIO : Vous répondre ! Oui, les rossignols répondent aux linottes.

MARIE : Pourquoi apparaissez-vous devant madame avec cette témérité ridicule ?

MALVOLIO : *N'aie pas peur de la noblesse, c'était bien écrit.*

OLIVIA : Que veux-tu dire par là, Malvolio ?

MALVOLIO : *Certains sont nés nobles*

OLIVIA : Ha !

MALVOLIO : *Certains conquièrent la noblesse*

OLIVIA : Que dis-tu ?

MALVOLIO : *Et à certains la noblesse est imposée.*

OLIVIA : Que le ciel te guérisse !

MALVOLIO : *Rappelle-toi qui t'a recommandé les chaussettes jaunes*

OLIVIA : Les chaussettes jaunes !

MALVOLIO : *Et a souhaité de te voir porter des jarretières croisées*

OLIVIA : Des jarretières croisées !

MALVOLIO : *Va, tu es consacré si tu désires l'être*

OLIVIA : Je suis consacrée ?

MALVOLIO : *Sinon, laisse-moi continuer à te voir comme un serviteur*

OLIVIA : Mais c'est la démence du plein été !

SERVITEUR : Madame, le jeune gentilhomme du comte Orsino est de retour. Je n'ai pu que difficilement le convaincre de revenir : il attend le plaisir de votre grâce.

OLIVIA : Je viens à lui. Ma bonne Maria, qu'on s'occupe de ce garçon. Où est mon cousin Toby ? Que quelques-uns de mes gens prennent un soin spécial de lui : je ne voudrais pas, pour la moitié de ma dot, qu'il lui arrive malheur.

MALVOLIO : Oh, oh ! Est-ce que tu te rapproches de moi maintenant ? Rien moins que sir Toby pour s'occuper de moi ? Ceci concourt directement avec la lettre : elle l'envoie à propos, pour que je puisse me montrer acharné contre lui – puisqu'elle m'incite à cela dans la lettre. *Jette ton humble peau*, dit-elle ; *oppose-toi à un certain parent, sois rude avec les serviteurs ; que ta langue serve les arguments de la grandeur ; installe-toi dans le tour de la singularité* ; et par conséquent, elle écrit la manière de le faire : c'est-à-dire un visage grave, un port qui inspire le respect, une langue lente, selon l'habitude de quelque seigneur remarqué, et ainsi de suite. Je l'ai engluée, mais c'est l'œuvre de Jupiter. Que Jupiter me rende reconnaissant ! Et quand elle est partie maintenant : *qu'on s'occupe de ce garçon*. Garçon ! Pas Malvolio, ni d'après mon grade, mais garçon. Eh bien, toutes les choses adhèrent ensemble, il n'y a pas une once de scrupule, pas un scrupule de scrupule, pas d'obstacle, pas de circonstance réticente ou malsaine : que peut-on dire ? Rien de ce qui peut arriver ne peut me séparer de la pleine perspective de mes espoirs. Bien, Jupiter est le faiseur de tout cela, pas moi, et il doit être remercié.

TOBY : Par où est-il, au nom de la sainteté ? Quand tous les diables de l'enfer auraient rétréci, et quand il serait possédé de Légion lui-même, cependant je parlerai avec lui.

FABIEN : Il est ici, il est ici. Comme ça se passe pour vous, monsieur ? Comment ça se passe pour vous, bonhomme ?

MALVOLIO : Partez ! Je vous congédie. Laissez-moi jouir de mon privé. Partez !

MARIE : Là, comme le démon parle en lui d'une voix caverneuse ! Est-ce que je ne vous l'avais pas dit ? Sir Toby, madame vous prie de prendre soin de lui.

MALVOLIO : Ah, ah : c'est ce qu'elle fait ?

TOBY : Allons, allons, la paix. Nous devons agir noblement avec lui. Laissez-moi seul. Comment allez-vous, Malvolio ? Comment ça se passe pour vous ? Quoi, bonhomme ? Défiez le démon ! Considérez que c'est un ennemi de l'humanité !

MALVOLIO : Savez-vous ce que vous dites ?

MARIE : Voyez-vous, si vous parlez mal du démon, comme il le prend à cœur ! Priez Dieu qu'il ne soit pas ensorcelé.

FABIEN : Portez ses eaux à la sage-femme.

MARIE : Diantre, et ce sera fait demain matin, si je suis vivante. Madame ne voudrait le perdre, plus que je ne peux le dire.

MALVOLIO : Alors, maîtresse ?

MARIE : Oh, seigneur !

TOBY : Je t'en prie, tiens-toi tranquille. Ce n'est pas le seul moyen, ne voyez-vous pas que vous l'ébranlez ? Laissez-moi seul avec lui.

FABIEN : Pas d'autre moyen que la noblesse. Noblement, noblement. Le démon est rude, et ne veut pas être traité rudement.

TOBY : Eh bien, alors, mon bon ami ? Comment vas-tu, poulet ?

MALVOLIO : Monsieur !

TOBY : Oui, poulette, viens avec moi. Quoi, bonhomme ! Cela ne convient pas à la gravité que de jouer aux billes avec Satan. Qu'on le pende, le sale charbonnier.

MARIE : Faites-lui dire ses prières, bon sir Toby, faites-le prier.

MALVOLIO : Mes prières, boudin ?

MARIE : Non, je vous le garantis, il ne peut pas entendre parler de religion.

MALVOLIO : Allez, pendez-vous tous ! Vous n'êtes que des choses oisives et frivoles, je ne suis pas de votre élément. Vous en saurez plus à l'avenir.

TOBY : Est-ce possible ?

FABIEN : Si ceci était joué sur une scène maintenant, je pourrais le condamner comme une fiction improbable.

TOBY : Son génie même a été infecté par le stratagème, bonhomme.

MARIE : Non, poursuivez-le maintenant, de peur que le stratagème s'évente et se gâte.

FABIEN : Eh bien, nous allons le rendre dément pour de bon.

MARIE : La maison n'en sera que plus tranquille.

TOBY : Venez, nous allons l'enfermer dans une salle obscure et l'attacher. Ma nièce croit déjà qu'il est dément : nous pouvons continuer ainsi, pour notre plaisir et pour sa pénitence, jusqu'à ce que notre passe-temps lui-même, essoufflé, nous incite à le gracier, moment auquel nous produirons le stratagème à la barre et nous le couronnerons comme découvreuse de déments. Mais voyez, mais voyez.

FABIEN : Encore de la matière pour un premier avril.

ANDREW : voici le défi, lisez-le. Je vous garantis qu'il contient du vinaigre et du poivre.

FABIEN : Il est tellement piquant ?

ANDREW : Oui, il l'est, je le garantis. Lisez seulement.

TOBY : Donne. *Jeune, si tu te sauves, tu es un type dégoûtant.*

FABIEN : C'est bon, et vaillant.

TOBY : *Ne t'étonne pas, et ne te demande pas en ton âme, pourquoi je t'appelle ainsi, car je ne t'en montrerai aucune raison.*

FABIEN : Bonne remarque. Cela vous tient à l'abri de la loi.

TOBY : *Tu viens chez la dame Olivia, et sous mes yeux elle se comporte avec toi gentiment : mais tu mens avec ta gorge, ce n'est pas la raison pour laquelle je te défie.*

FABIEN : C'est très bref, et c'est très excessivement – n'importe quoi.

TOBY : *Je te guetterai sur ton retour où, si tu as la chance de me tuer*

FABIEN : C'est bon.

TOBY : *Tu me tueras comme une crapule et comme un vilain.*

FABIEN : Vous vous tenez encore à l'écart du mauvais côté de la loi : c'est bon.

TOBY : *Porte-toi bien, et que Dieu prenne en grâce l'une de nos âmes ! Il peut prendre en grâce la mienne ; mais j'ai un meilleur espoir et, donc, prends garde à toi. Ton ami, selon comment tu te comporteras à son égard, ou ton ennemi juré, Andrew Aguecheek. Si cette lettre ne l'ébranle pas, c'est que ses jambes en sont incapables. Je la lui donnerai.*

MARIE : Vous pourrez en avoir une occasion appropriée : il est en ce moment en conversation avec madame, et va partir incessamment.

TOBY : Va, sir Andrew, guette-moi le au coin du verger comme un recors ; aussitôt que tu le verras, dégaine et quand tu dégaineras jure horriblement, car il arrive qu'un juron terrible, proféré d'une voix aiguë et avec un accent altier, donne plus de preuve de virilité que l'épreuve elle-même n'en aurait apportée. Allez.

ANDREW : Non, laissez-moi seul pour jurer.

TOBY : Maintenant je ne peux pas remettre sa lettre. Car le comportement du jeune gentilhomme montre qu'il a une bonne intelligence et de l'éducation. Son emploi entre son seigneur et ma nièce les confirme : donc cette lettre, étant si excellemment inculte, ne causerait aucune terreur chez le jeune ; il trouvera qu'elle vient d'un crétin. Mais, monsieur, je porterai le défi de vive voix ; je ferai à Aguecheek une remarquable réputation de bravoure et conduirai ce gentilhomme, comme je sais que sa jeunesse s'y prêtera aisément, à une très effrayante opinion de sa rage, de son adresse, de sa furie et de son impétuosité. Ceci les effraiera tous les deux à un tel point qu'ils se tueront l'un l'autre du regard, comme des basilics.

FABIEN : Le voici qui vient avec votre nièce : laissez-leur le chemin jusqu'à ce qu'il prenne congé, et aussitôt sur lui.

TOBY : Je vais méditer pendant ce temps quelque horrible message pour un défi.

OLIVIA

J'en ai trop dit à un cœur de pierre
Et j'ai trop imprudemment exposé mon honneur
Il y a quelque chose en moi qui réproouve ma faute
Mais c'est une faute si forte et si puissante
Qu'elle se moque de la réprobation.

VIOLA

Ce comportement même qu'adopte votre passion
Est celui de la douleur de mon maître.

OLIVIA

Voici, portez ce bijou pour moi, c'est mon portrait.
Ne le refusez pas, il n'a pas de langue pour vous vexer.
Et je vous supplie de revenir demain.
Que demanderez-vous que je ne vous accorde
Si l'honneur peut, sans danger, accepter qu'on le demande ?

VIOLA

Rien que ceci : votre véritable amour pour mon maître.

OLIVIA

Comment puis-je, avec honneur, lui donner cela
Que je vous ai déjà donné ?

VIOLA

Je vous en tiendrai quitte.

OLIVIA

Bien, reviens demain, porte-toi bien
Un démon comme toi pourrait emporter mon âme en enfer.

TOBY : Gentilhomme, Dieu te sauve.

VIOLA : Et vous aussi, monsieur.

TOBY : Cette défense que tu as, utilise-la. Je ne sais pas de quelle nature sont tes torts, mais ton protagoniste, plein de dépit, sanguinaire comme

le chasseur, t'attend au bout du verger ; défais ton estoc, sois habile dans ta préparation, car l'assaillant est rapide, adroit et meurtrier.

VIOLA : Vous faites erreur, monsieur : je suis sûr que personne n'a de querelle avec moi ; mon souvenir est très libre et très clair de toute image d'offense faite à qui que ce soit.

TOBY : Vous trouverez qu'il en est autrement, je vous l'assure. Donc, si vous tenez votre vie dans une estime quelconque, tenez-vous sur vos gardes, car votre adversaire a en lui ce que la jeunesse, la force, l'adresse et la colère peuvent fournir à un homme.

VIOLA : Je vous en prie, monsieur, qu'est-ce qu'il est ?

TOBY : Il est chevalier, consacré avec une rapière pas fêlée et pour des considérations de salon. Mais c'est un diable dans une rixe privée ; trois fois il a séparé les âmes et les corps, et son exaspération en ce moment est si implacable qu'elle ne peut être satisfaite sans les affres de la mort et du sépulcre. Sa devise est : tout ou rien. C'est à prendre ou à laisser.

VIOLA : Je vais retourner dans la maison et demander une escorte à la dame. Je ne suis pas batailleur. J'ai entendu parler d'une espèce d'hommes qui se querellent sans raison, pour tester leur bravoure. Peut-être est-ce là un homme qui a cette manie.

TOBY : Monsieur, non, cette indignation dérive d'une injure très caractérisée. Donc, rendez-vous là-bas et donnez-lui satisfaction ; vous ne retournerez pas à la maison, à moins que vous entrepreniez contre moi ce que vous pourriez sans plus de risque régler avec lui : donc, allez, ou tirez à nu votre épée, car vous devez vous en mêler, c'est certain, ou renoncez à porter le fer.

VIOLA : Ceci est aussi incivil qu'étrange. Je vous en supplie, rendez-moi ce service courtois, d'apprendre du chevalier quelle est mon offense à son égard : c'est quelque chose qui provient de ma négligence, et non de mon intention.

TOBY : Je veux bien le faire. Signor Fabien, tenez-vous près de ce gentilhomme jusqu'à mon retour.

VIOLA : Je vous en prie, monsieur, savez-vous quelque chose à propos de cette affaire ?

FABIEN : Je sais que le chevalier est exaspéré contre vous, jusqu'à vouloir un arbitrage mortel : mais rien de plus à propos des circonstances.

VIOLA : Je vous en supplie, quelle sorte d'homme est-ce là ?

FABIEN : À lire sur son apparence, vous ne verrez aucune de ces merveilleuses prouesses que vous découvrirez sans doute à l'épreuve de sa bravoure. C'est vraiment, monsieur, l'adversaire le plus adroit, sanguinaire et fatal que vous pourrez trouver dans toute l'Illyrie. Voulez-vous vous diriger vers lui ? Je vous ferai faire la paix avec lui si je peux.

VIOLA : Je vous en serai très obligé ; je suis de ceux qui aiment mieux aller avec monsieur le prêtre qu'avec monsieur le chevalier. Je ne me soucie pas de voir qui que ce soit découvrir à ce point mon tempérament.

TOBY : Eh bien, bonhomme, c'est le diable lui-même ; je n'ai jamais vu une telle virago : j'ai eu une passe avec lui, rapière, fourreau et tout, et il m'a porté une botte d'une vitesse si mortelle qu'elle est inévitable. Et à la riposte, il vous règle votre compte aussi sûrement que vos pieds frappent le sol où ils marchent. On dit qu'il a été le maître d'armes du Shah de Perse.

ANDREW : La poisse. Je ne veux pas me mêler de cette affaire avec lui.

TOBY : Oui, mais maintenant il ne veut plus être apaisé : Fabien le retient difficilement là-bas.

ANDREW : La plaie ! Si j'avais pensé qu'il était vaillant et si habile dans les armes, je l'aurais envoyé au diable avant d'aller le défier. Qu'il laisse tomber l'affaire, et je lui donnerai un cheval, le gris Capilet.

TOBY : Je vais lui faire la proposition. Tenez-vous ici, prenez une bonne apparence. Ceci se terminera sans la perte des âmes. (Diantre, je conduirai votre cheval aussi bien que je vous ai conduit.)

J'ai un cheval pour arranger la querelle : je l'ai persuadé que le jeune est un démon.

FABIEN : Il est tout aussi défavorablement impressionné que lui, et il halète, et il pâlit, comme si un ours était à ses trousses.

TOBY : Il n'y a pas de remède, monsieur. Il veut se battre avec vous pour le respect du serment. Diantre, il a changé d'avis sur cette querelle, et

trouve maintenant qu'elle vaut à peine qu'on en parle. Dégainez donc pour qu'il tienne sa promesse : il jure qu'il ne vous blessera pas.

VIOLA : Priez Dieu de me défendre : il s'en faut de peu que je leur dise combien je manque de virilité.

FABIEN : Rompez si vous le voyez furieux.

TOBY : Venez, sir Andrew, il n'y a pas de remède. Le gentilhomme veut, par respect pour son honneur, faire une passe avec vous ; selon le code du duel, il ne peut l'éviter ; mais il m'a promis, comme il est gentilhomme et soldat, qu'il ne vous blessera pas. Venez, allons.

ANDREW : Priez Dieu qu'il tienne son serment !

VIOLA : Je vous assure que c'est contre ma volonté.

ANTONIO

Relevez votre épée. Si ce jeune gentilhomme
A fait une offense, je prends la faute sur moi.
Si vous l'avez offensé, je vous défie pour lui.

TOBY

Vous, Monsieur ? Pourquoi ? Qu'êtes-vous ?

ANTONIO

Quelqu'un, monsieur, qui pour son amour ose en faire plus
Que vous ne l'avez entendu se vanter d'en faire.

TOBY

Non, si vous êtes entreprenant, je suis à vous.

FABIEN

Ô, bon sir Toby, arrêtez, voici les officiers.

TOBY

Je serai à vous tout à l'heure.

VIOLA

Je vous en prie, monsieur, relevez votre épée, s'il vous plaît.

ANDREW

Diantre, je veux bien, monsieur, et pour ce que je vous ai promis,
Ce sera aussi bon que ma parole : il vous portera aisément et se laissera
bien conduire.

PREMIER OFFICIER

Voici l'homme : fais ton office.

DEUXIEME OFFICIER

Antonio, je t'arrête à la requête du comte Orsino.

ANTONIO

Vous faites erreur à mon sujet, monsieur.

PREMIER OFFICIER

Non, monsieur, pas du tout : je connais bien votre apparence,
Bien que maintenant vous n'ayez pas de capuche marine sur la tête.
Emmenez-le : il sait que je le connais bien.

ANTONIO

J'obéirai. C'est arrivé en vous cherchant.
Mais il n'y a pas de remède : je dois en répondre
Qu'allez-vous faire, maintenant qu'il faut
Que je vous redemande ma bourse ? Cela m'afflige
Beaucoup plus pour ce que je ne peux pas faire pour vous
Que pour ce qui m'arrive à moi-même. Vous restez stupéfait :
Mais reconfortez-vous.

DEUXIEME OFFICIER

Venez, monsieur, allons.

ANTONIO

Je dois vous réclamer un peu de cet argent.

VIOLA

Quel argent, monsieur ?
Pour la belle générosité que vous m'avez montré ici
Et, en partie, pour y être poussé par vos ennuis présents
Sur mes faibles et étroites disponibilités
Je vous prêterai quelque chose : mon avoir est limité
Je partagerai avec vous ce que j'ai aujourd'hui.
Tenez, voici la moitié de mon coffre.

ANTONIO

Me renierez-vous maintenant ?

Est-il possible que mon dévouement envers vous
 Ait manqué de persuasion ? Ne tentez pas ma misère
 De peur qu'elle ne fasse de moi un homme assez décomposé
 Pour vous reprocher ces générosités
 Que j'ai eues à votre égard.

VIOLA

Je n'en ai pas connaissance ;
 Pas plus que je ne vous connais pas la voix ou par un trait quelconque :
 Je hais l'ingratitude chez un homme, plus
 Que la vanité mensongère, l'ivrognerie babillarde
 Ou n'importe quelle autre infection du vice dont la corruption puissante
 Habite notre sang fragile.

ANTONIO

Ô, par les cieux eux-mêmes !

DEUXIEME OFFICIER

Venez, monsieur, je vous en prie, allons.

ANTONIO

Laissez-moi parler un peu. Ce jeune que vous voyez ici
 Je l'ai arraché à demi aux mâchoires de la mort
 Je l'ai secouru avec la sainteté de l'amour
 Et à son image qui me semblait promettre
 Le plus vénérable mérite, j'ai voué une dévotion.

PREMIER OFFICIER

Qu'est-ce que cela peut nous faire ? Le temps passe ; allons !

ANTONIO

Mais, oh, comme ce Dieu s'avère une vile idole !
 Sébastien, tu as fait honte à ton bon visage.
 Dans la nature il n'y a d'autre vice que ceux de l'âme,
 Nul ne peut être appelé difforme que le méchant :
 La vertu est la beauté ; mais le mal, quand il est beau,
 Est un tronc vide décoré par le démon.

PREMIER OFFICIER

L'homme devient dément : emmenez-le. Venez, venez, monsieur.

ANTONIO

Conduisez-moi.

VIOLA

Il me semble que ses mots jaillissent d'une telle passion qu'il y croit :
moi non.

Confirme, imagination, confirme
Que moi, cher frère, on m'a pris pour toi !

TOBY : Viens par ici, chevalier, viens par ici, Fabien : nous allons
murmurer un couple ou deux de très sages sentences.

VIOLA

Il a nommé Sébastien : je sais que mon frère
Vit encore dans mon miroir ; comme ceci, en tous points
Etait mon frère en apparence, et il allait
Toujours vêtu selon cette mode, cette couleur, cet ornement
Car c'est lui que j'imite. Ô, si cela se confirme
Les tempêtes sont généreuses, et les vagues salées sont fraîches en
amour.

TOBY : Un très méprisable et malhonnête garçon, et plus couard qu'un
lièvre. Sa malhonnêteté apparaît dans le fait de laisser ici son ami dans la
nécessité et de le renier ; et pour sa couardise, demandez à Fabien.

FABIEN : Un couard, un couard très dévot, religieux là-dedans.

ANDREW : Parbleu, je vais le suivre de nouveau et le battre.

TOBY : Fais-le. Gifle bruyamment, mais ne tire jamais l'épée.

ANDREW : Si je ne le fais pas –

FABIEN : Venez, voyons les événements.

TOBY : Je parierais tout l'argent qu'on veut qu'il ne se passera encore rien.

IV, 1.

PITRE : Voulez-vous me faire croire qu'on ne m'a pas envoyé vous
chercher ?

SÉBASTIEN : Va-t'en, va-t'en, tu es un type insensé. Débarrasse-moi de ta personne.

PITRE : Bien soutenu, ma foi. Non, je ne vous connais pas ; non, je ne suis pas envoyé auprès de vous par madame, pour vous prier de venir parler avec elle ; non, votre nom n'est pas Maître Cesario ; non, ceci n'est pas mon nez non plus. Rien de ce qui est ainsi n'est ainsi.

SÉBASTIEN : Je t'en prie, libère ta folie dans quelque autre endroit. Tu ne me connais pas.

PITRE : Libérer ma folie ! Il a entendu ce mot de quelque grand homme et maintenant il l'applique à un fou. Libérer ma folie ! J'ai peur que ce grand lourdaud, le monde, ne veuille apparaître comme un dandy. Je t'en prie maintenant, dégrafe ton étrangeté et dis-moi ce que je dois libérer à ma maîtresse ; dois-je lui libérer que tu arrives ?

SÉBASTIEN : Je t'en prie, Grec insensé, laisse-moi. Voilà de l'argent pour toi : si tu t'attardes plus longtemps. Je te donnerai un paiement plus désagréable.

PITRE : Par ma foi, tu as la main ouverte. Les hommes sages qui donnent de l'argent aux fous se donnent bonne réputation – après quatorze ans de paiement régulier.

ANDREW : Alors, monsieur, je vous rencontre encore ? Voilà pour vous.

SÉBASTIEN : Eh bien voilà pour toi, et voilà, et voilà. Est-ce que ces gens sont déments ?

TOBY : Arrêtez, monsieur, ou je jette votre dague par-dessus la maison.

PITRE : Ceci, je vais le dire à madame. Je ne voudrais pas pour deux sous être dans un de vos vêtements.

TOBY : Venez, monsieur, arrêtez.

ANDREW : Non, laissons-le seul ; je vais adopter une autre façon d'agir avec lui. Je lui intenterai une action pour voies de fait, s'il y a des lois en Illyrie. Bien que je l'aie frappé le premier, ce qui n'a aucune importance.

SÉBASTIEN : Retire ta main.

TOBY : Venez, monsieur, je ne vous laisserai pas partir. Venez, mon jeune soldat, rengainez votre fer : vous êtes bien membré ; venez.

SÉBASTIEN

Je me libérerai de toi. Que voudrais-tu, maintenant ?
Si tu oses me tenter encore, tire ton épée.

TOBY : Quoi, quoi ? Non, alors il me faut une once ou deux de votre sang insolent.

OLIVIA

Arrête, Toby : sur ma vie, je te l'ordonne, arrête !

TOBY : Madame !

OLIVIA

En sera-t-il toujours ainsi ? Individu disgracieux
Fait par les montagnes et les cavernes barbares
Où l'on n'a jamais enseigné les manières ! Hors de ma vue !
Ne sois pas offensé, cher Cesario.
Va-t'en, butor ! Je t'en prie, noble ami,
Que ta belle sagesse, et non ta passion, t'influence
Dans cet outrage incivil et injuste
Fait à ta tranquillité. Viens avec moi dans ma maison,
Apprendre combien de frasques stériles
Ce ruffian a organisées, de sorte que, par ce moyen
Tu puisses en sourire : tu ne peux que choisir de venir
Ne refuse pas. Pour moi son âme est maudite,
Il a secoué un pauvre cœur en toi qui est mien.

SÉBASTIEN

Quel goût y a-t-il là-dedans ? De quel côté va le courant ?
Ou je suis dément, ou alors ceci est un rêve.
Que l'imagination plonge mes sens dans le Léthé
Si c'est ainsi qu'on rêve, qu'on me laisse dormir encore !

OLIVIA

Non, viens, je t'en prie ; si tu voulais te laisser diriger par moi !

SÉBASTIEN

Madame, je veux

OLIVIA

Oh, parle ainsi, et sois ainsi !

IV, 2.

MARIE : Non, je t'en prie, mets cette robe et cette barbe ; fais-lui croire que tu es Sir Topas, le curé ; fais vite ; je vais appeler sir Toby pendant ce temps.

PITRE : Bien, je vais les mettre, et je vais me déguiser là-dedans. Je voudrais être le premier qui se soit jamais déguisé dans une telle robe. Je ne suis pas assez grand pour bien convenir à la fonction, ni assez maigre pour être considéré comme un bon étudiant. Mais d'être appelé honnête homme et bon gardien de maison est aussi séduisant que d'être réputé comme un homme soucieux et un grand érudit. Les concurrents arrivent.

TOBY : Jupiter te bénisse, maître pasteur.

PITRE : *Bonos dies*, sir Toby ; car, comme le vieil ermite de Prague qui n'avait jamais vu de plume ni d'encre le disait très spirituellement à une nièce du roi Gordobuc : « ce qui est, est ». Ainsi moi, maître pasteur, je suis maître pasteur. Car, qu'est-ce que « ce qui », sinon « ce qui », et qu'est-ce que « est », sinon « est » ?

TOBY : À lui, sir Topas.

PITRE : Quoi, ho, je te dis : la paix dans cette prison !

TOBY : Le coquin simule bien. Un bon coquin.

MALVOLIO (*enfermé*) : Qui appelle là-bas ?

PITRE : Sir Topas, le curé, qui vient visiter Malvolio, le lunatique.

MALVOLIO : Sir Topas, sir Topas, bon sir Topas, va chez madame.

PITRE : Dehors, démon hyperbolique ! Comme tu vexes cet homme ! Ne parles-tu pas d'autre chose que de dames ?

TOBY : Bien dit, maître pasteur.

MALVOLIO : Sir Topas, jamais un homme n'a été ainsi outragé ! Bon sir Topas, ne pensez pas que je suis dément ; ils m'ont plongé dans une obscurité hideuse.

PITRE : Fi, toi, Satan malhonnête ! Je t'appelle par les termes les plus modestes, car je suis de ces individus nobles qui veulent user de courtoisie avec le diable lui-même ; dis-tu que cette maison est obscure ?

MALVOLIO : Comme l'enfer, sir Topas.

PITRE : Eh bien, elle a des baies transparentes comme des barricades, et les claires-voies vers le sud-nord sont aussi éclatantes que l'ébène ; et cependant tu te plains de fermetures ?

MALVOLIO : Je ne suis pas dément, sir Topas ; je vous le dis, cette maison est obscure.

PITRE : Homme dément, tu erres. Je le dis, il n'y a d'autre obscurité que l'ignorance, dans la quelle tu es plus perdu que les Egyptiens dans leur brouillard.

MALVOLIO : Je le dis, cette maison est aussi obscure que l'ignorance, bien que l'ignorance soit aussi obscure que l'enfer : et je le dis, il n'y a jamais eu d'homme aussi maltraité. Je ne suis pas plus dément que vous ne l'êtes : faites-en l'épreuve par n'importe quelle question établie.

PITRE : Quelle est l'opinion de Pythagore concernant les volatiles sauvages ?

MALVOLIO : Que l'âme de notre grand-mère peut peut-être habiter un oiseau.

PITRE : Que penses-tu de son opinion ?

MALVOLIO : J'ai une noble idée de l'âme, et n'approuve en aucune façon son opinion.

PITRE : Porte-toi bien. Reste encore dans l'obscurité. Tu soutiendras l'opinion de Pythagore avant que je ne te reconnaisse de l'esprit, et crains de tuer une bécasse, de peur de déposséder l'âme de ta grand-mère. Porte-toi bien.

MALVOLIO : Sir Topas, sir Topas !

TOBY : Mon très exquis sir Topas.

PITRE : Non, je nage dans toutes les eaux.

MARIE : Tu aurais pu faire cela sans ta barbe et ta robe : il ne te voit pas.

TOBY : À lui, de ta propre voix, et rapporte-moi comment tu le trouves ; je voudrais que nous soyons débarrassés de cette coquinerie. S'il peut être

convenablement délivré, je voudrais qu'il le soit, car je suis tellement en défaveur auprès de votre nièce que je ne peux poursuivre sans danger le jeu jusqu'au bout. Viens tout à l'heure dans ma chambre.

PITRE

*Hé, Robin, hé joyeux Robin
Dis-moi donc comment va ta dame*

MALVOLIO : Fou !

PITRE

Ma dame est cruelle, pardi

MALVOLIO : Fou !

PITRE

Hélas, pourquoi est-elle ainsi ?

MALVOLIO : Fou, je te parle !

PITRE

C'est depuis qu'elle en aime un autre.

Qui appelle, hé ?

MALVOLIO : Bon fou, si jamais tu veux bien mériter de ma reconnaissance, apporte-moi le secours d'une chandelle, d'une plume, de l'encre et du papier : comme je suis gentilhomme, je vivrai pour te rendre grâce de cela.

PITRE : Maître Malvolio !

MALVOLIO : Oui, bon fou.

PITRE : Hélas, monsieur, comment avez-vous perdu vos esprits ?

MALVOLIO : Fou, il n'y a jamais eu d'homme aussi notoirement maltraité. Je suis aussi bien dans mes esprits, fou, que tu l'es.

PITRE : Seulement aussi bien ? Alors, vous êtes vraiment dément, si vous n'êtes pas mieux dans vos esprits qu'un fou.

MALVOLIO : Ils se sont emparés de moi ; ils me séquestrent dans l'obscurité ; ils m'envoient des prêtres, des ânes, et font tout ce qu'ils peuvent pour que je perde mes esprits.

PITRE : Attention à ce que vous dites, le prêtre est là. – Malvolio, Malvolio, que les cieux guérissent tes esprits. Force-toi à dormir, et laisse ce vain babillage bulbeux.

MALVOLIO : Sir Topas !

PITRE : – N'échange pas de mots avec lui, bon camarade. – Quoi, moi, monsieur ? Pas moi, monsieur. Dieu soit avec vous, bon sir Topas. – Diantre, amen. – Je le ferai, monsieur, je le ferai.

MALVOLIO : Fou, fou, fou, je te parle !

PITRE : Hélas, monsieur, soyez patient : que dites-vous, monsieur ? Je suis grondé pour vous avoir parlé.

MALVOLIO : Bon fou, aide-moi, de la lumière et du papier. Je te le dis, je suis aussi bien dans mes esprits que n'importe quel homme en Illyrie.

PITRE : Béni soit le jour où vous le serez, monsieur.

MALVOLIO : Par cette main, je le suis. Bon fou, de l'encre, du papier et de la lumière ; et porte ce que j'écrirai à madame. Je t'avantagerai plus que tu ne l'as jamais été en portant une lettre.

PITRE : Je vous aiderai à cela. Mais dites-moi la vérité, n'êtes-vous réellement pas dément ? Est-ce que vous ne faites que simuler ?

MALVOLIO : Crois-moi, je ne le suis pas, je te dis la vérité.

PITRE : Non, je ne croirai jamais un homme dément avant d'avoir vu son cerveau. Je vais vous chercher de la lumière et du papier et de l'encre.

MALVOLIO : Fou, je te le rendrai au plus haut degré : je t'en prie, va-t-en.

PITRE

*Je m'en vais, monsieur
Et bientôt, monsieur
Je reviendrai, c'est pas très loin
Comme en un caprice
Volait l'ancien vice
Pour servir vos pauvres besoins
Lui qui, armé d'une rapière
Dans sa rage et dans sa colère
Hurle ha ha vers le démon
Comme un petit enfant dément
Coupe-toi les ongles, maman
Adieu au bonhomme démon*

IV, 3.

SÉBASTIEN

Voici l'air, voici le soleil glorieux
 Cette perle qu'elle m'a donnée, je la sens et je la vois
 Et bien que ce soit une merveille qui m'enveloppe ainsi
 Ce n'est pourtant pas de la démence. Où est Antonio, alors ?
 Je n'ai pas pu le trouver à l'Éléphant
 Pourtant il y est venu, et on pense là-bas
 Qu'il parcourt la ville pour me chercher.
 Son conseil maintenant me rendrait un service précieux
 Car bien que mon âme contredise bien mes sens
 Pour les convaincre que ceci peut être une erreur, et non de la démence,
 Cependant cet accident et ce cours de la fortune
 Dépassent à ce point tout exemple, tout discours,
 Que je suis prêt à discréditer mes yeux
 Et à quereller ma raison, qui me persuade
 De ne pas croire que je suis dément
 Ou alors que cette dame est démente ; car s'il en était ainsi
 Elle ne pourrait pas diriger sa maison, commander à sa suite
 Prendre en mains ses affaires et les expédier
 Avec le comportement si doux, si discret et si stable
 Que j'ai vu en elle : il y a quelque chose là-dedans
 Qui est trompeur. Mais voici la dame qui vient.

OLIVIA

Ne blâmez pas cette hâte qui est la mienne. Si vous recherchez le bien,
 Venez avec moi et avec ce saint homme
 Jusqu'à la chapelle qui est proche ; là, devant lui
 Et sous ce toit consacré
 Jurez-moi la pleine assurance de votre foi
 Que mon âme jalouse et trop inquiète
 Puisse vivre en paix. Il gardera le secret
 Jusqu'à ce que vous vouliez le faire connaître.
 À ce moment, nous donnerons à notre célébration
 Un caractère qui convienne à ma naissance. Que dites-vous ?

SÉBASTIEN

Je suivrai cet homme de bien et j'irai avec vous
 Et ayant juré la vérité, je serai vrai à jamais.

OLIVIA

Alors conduisez-nous, bon père ; et que les cieux resplendissent assez
Pour marquer de leur beauté cet acte que j'accomplis.

V.

FABIEN : Maintenant, comme tu m'aimes, laisse-moi voir sa lettre.

PITRE : Bon maître Fabien, satisfaites mon autre demande.

FABIEN : N'importe quoi.

PITRE : Ne souhaitez pas voir cette lettre.

FABIEN : C'est donner un chien et, en récompense, demander mon chien en
retour.

DUC : Appartenez-vous à la dame Olivia, mes amis ?

PITRE : Oui, monsieur, nous sommes quelques uns de ses ornements.

DUC : Je te connais bien : comment vas-tu, mon bon camarade ?

PITRE : Vraiment, monsieur, au mieux par mes adversaires, et au pire par
mes amis.

DUC : Juste le contraire : au mieux par tes amis.

PITRE : Non, monsieur, au pire.

DUC : Comment est-ce possible ?

PITRE : Diantre, monsieur, ils font mon éloge et font de moi un âne ; alors
que mes adversaires me disent froidement que je suis un âne : de sorte
que grâce à mes adversaires, monsieur, je progresse dans la connaissance
de moi-même, alors que par mes amis je suis trompé. De sorte que, si les
conclusions sont comme les baisers, si vos quatre négations font vos
deux affirmations, eh bien alors, je suis au pire par mes amis, et au
mieux par mes adversaires.

DUC : Eh bien, ceci est excellent.

PITRE : Par ma foi, monsieur, non : bien qu'il vous plaise d'être l'un de mes
amis.

DUC : Tu ne serais pas au pire à cause de moi : voici de l'or.

PITRE : Si ce n'était pas de la duplicité, monsieur, je voudrais que vous le refassiez encore.

DUC : Ô, tu me donnes un mauvais conseil.

PITRE : Mettez votre grâce dans votre poche, monsieur, pour cette fois, et laissez votre chair et votre sang obéir.

DUC : Eh bien, je vais être un assez grand pécheur pour être double : en voici un autre.

PITRE : Primo, secundo, tertio, voilà un bon jeu ; et le proverbe dit : le troisième coup vaut pour tous les autres. Le triplex, monsieur, est une bonne mesure pour danser, et les cloches de Saint Benoît, monsieur, peuvent vous le mettre dans la tête : un, deux, trois.

DUC : Votre folie ne me tirera plus d'argent à ce train-là : si vous voulez faire savoir à votre dame que je suis ici pour parler avec elle, et la ramener avec vous, cela pourrait réveiller ma bonté pour un coup encore.

PITRE : Diantre, monsieur, bercez votre bonté jusqu'à ce que je revienne. J'y vais, monsieur, mais je ne voudrais pas que vous pensiez que mon goût de la possession est le péché de convoitise : mais comme vous dites, monsieur, laissez donc votre bonté faire un petit somme, je veux la réveiller bientôt.

VIOLA

Voici l'homme, monsieur, qui m'a porté secours.

DUC

Ce visage qu'il a, je me le rappelle bien
 Cependant, quand je l'ai vu la dernière fois, il était
 Barbouillé par la fumée de la guerre, aussi noir que Vulcain
 Il était capitaine d'un bateau sans importance
 Dont le volume et le tirant étaient négligeables
 Avec lequel il fit un abordage si destructeur
 Au plus noble bâtiment de notre flotte
 Que l'envie même et la voix des vaincus
 Clamaient sa gloire et son honneur. Que se passe-t-il ?

PREMIER OFFICIER

Orsino, voici cet Antonio
 Qui a pris le Phénix et sa cargaison de Candie
 Et c'est lui qui aborda le Tigre
 Quand votre neveu Titus perdit sa jambe
 Ici, dans les rues, au mépris de la honte et de la grandeur
 Nous l'avons appréhendé dans une rixe privée.

VIOLA

Il a été généreux à mon égard, monsieur, il a dégainé à mon côté
 Mais à la fin m'a fait tenir un étrange discours
 Je ne sais pas ce que c'était, sinon de l'égarement.

DUC

Pirate remarquable ! Toi, voleur d'eau salée !
 Quelle témérité insensée t'a porté à la merci
 De ceux-là dont, de façon si sanglante et si coûteuse
 Tu as fait tes ennemis ?

ANTONIO

Orsino, noble seigneur,
 Agréez que je repousse ces noms que vous me donnez :
 Jamais encore Antonio n'a été voleur ni pirate,
 Bien que, je le confesse, d'une façon assez fondée,
 Ennemi d'Orsino. Un sortilège m'a attiré ici :
 Ce garçon très ingrat qui est à votre côté
 De la gueule enragée et écumeuse de la mer sauvage
 Je l'ai sauvé ; c'était une épave désespérée
 Sa vie, je la lui ai donnée, et j'y ai ajouté
 Mon amour, sans retenue ni réserve
 À lui entièrement offert ; pour lui,
 Je me suis exposé, par pur amour de lui,
 Au danger de cette cité hostile
 J'ai dégainé pour le défendre quand il était attaqué ;
 Lorsque je fus appréhendé, sa ruse mensongère
 Comme il ne voulait pas être associé à moi dans le danger
 Lui a appris à me dévisager comme un inconnu,
 Et je devins une chose oubliée depuis vingt ans
 En un battement d'aile ; il m'a refusé ma propre bourse
 Que j'avais confiée à son usage
 Moins d'une demi-heure auparavant.

VIOLA

Comment cela est-il possible ?

DUC

Quand est-il arrivé dans cette ville ?

ANTONIO

Aujourd'hui, monseigneur, et pendant les trois mois précédents,
Sans intérim, sans une minute de vacance,
Le jour et la nuit nous sommes restés ensemble.

DUC

Voici la comtesse qui vient ; maintenant les cieux marchent sur la terre.
Mais pour toi, camarade ; camarade, tes mots sont de la démence :
Depuis trois mois ce jeune fait partie de ma suite ;
Mais nous continuerons cela bientôt. Emmenez-le à côté.

OLIVIA

Que voudrait monseigneur, sinon ce qu'il ne peut pas avoir,
En quoi Olivia puisse sembler utile ?
Cesario, vous ne tenez pas votre promesse avec moi.

VIOLA

Madame !

DUC

Gracieuse Olivia

OLIVIA

Que dites-vous, Cesario ? Mon bon seigneur

VIOLA

Monseigneur voudrait parler ; mon devoir me fait taire.

OLIVIA

Si cela a rapport à la vieille rengaine, monseigneur,
Elle est aussi lourde et écœurante à mon oreille
Qu'un hurlement après de la musique.

DUC

Toujours aussi cruelle ?

OLIVIA

Toujours aussi constante, monseigneur.

DUC

Quoi, dans la perversité ? Va, dame malpolie
 Dont les autels ingrats et stériles
 Ont reçu de mon âme soupirante les offrandes les plus fidèles
 Que jamais dévotion ait chéries ! Que vais-je faire ?

OLIVIA

Cela même qui plaît à mon seigneur, et qui lui conviendra.

DUC

Pourquoi, si j'en avais le cœur,
 Comme le voleur égyptien au moment de mourir
 Ne tuerais-je pas ce que j'aime ? Une jalousie sauvage
 Qui parfois a une noble saveur. Mais écoutez ceci :
 Puisque vous rejetez ma foi sans la considérer
 Et que je connais en partie l'instrument
 Qui me déloge de ma vraie place dans votre faveur,
 Vivez toujours comme un tyran au cœur de marbre ;
 Mais celui-ci, votre mignon, que vous aimez, je le sais,
 Et que, je le jure par les cieux, je chéris tendrement,
 Lui, je vais l'arracher de cet œil cruel
 Où il siège couronné en dépit de son maître.
 Viens avec moi, garçon, mes pensées sont mûres dans le mal
 Je sacrifierai l'agneau que j'aime tant
 Pour faire souffrir ce cœur de corbeau dans une colombe.

VIOLA

Et moi, très joyeux, prêt et consentant,
 Pour faire votre repos, je mourrais mille morts.

OLIVIA

Où va Cesario ?

VIOLA

Après celui que j'aime
 Plus que j'aime ces yeux, plus que j'aime ma vie,
 Plus, par tous les plus, que jamais je n'aimerai une femme.
 Si je mens, vous, témoins de là-haut
 Punissez ma vie pour avoir corrompu mon amour !

OLIVIA

Ô, moi détestée ! Comme je suis trahie ?

VIOLA

Qui vous trahit ? Qui vous fait du tort ?

OLIVIA

T'es-tu oublié toi-même ? Y a-t-il si longtemps ?
Appelez le saint père.

DUC

Viens, allons.

OLIVIA

Où, mon seigneur ? Cesario, mon époux, reste.

DUC

Votre époux ?

OLIVIA

Oui, mon époux, peut-on nier cela ?

DUC

Son époux, laquais ?

VIOLA

Non, monseigneur, pas moi.

OLIVIA

Hélas, c'est la bassesse de ta peur
Qui te fait étouffer ta dignité.
N'aie pas peur, Cesario ; prends son sort en main ;
Sois ce que tu sais être, et alors tu seras
Aussi grand que celui dont tu as peur.

Bienvenue, mon père.

Mon père, je te demande, par le respect qui t'est dû
De dévoiler ici, bien que nous ayons escompté
Garder plus longtemps caché ce que l'occasion maintenant
Révèle avant terme, de dévoiler ici ce qui, tu le sais,
A eu lieu récemment entre ce jeune et moi.

PRÊTRE

Un contrat d'éternel lien d'amour
Confirmé par l'étreinte mutuelle de vos mains,
Attesté par l'échange de vos bagues
Et toute la cérémonie de cet engagement
Scellée par ma fonction, par mon témoignage ;

Vers ma tombe, depuis lors, selon ce que dit ma montre
Je n'ai voyagé que deux heures.

DUC

Ô louveteau dissimulateur ! Que seras-tu
Quand le temps aura cousu une barbe sur ta caisse ?
Ou plutôt ta fourberie si vite éclore ne fera-t-elle pas
Que ton propre voyage soit ta propre chute ?
Adieu, et prends-la ; mais dirige tes pas
Vers un lieu où toi et moi nous ne pourrons jamais nous rencontrer.

VIOLA

Monseigneur, je proteste

OLIVIA

Ô, ne jure pas !
Garde un peu d'honneur, même si tu as trop peur.

ANDREW : Pour l'amour de Dieu, un chirurgien ! Envoyez-en un
immédiatement à sir Toby.

OLIVIA

Que se passe-t-il ?

ANDREW : Il m'a fendu la tête, et a fait aussi à sir Toby une caboche
sanglante : pour l'amour de Dieu, à l'aide ! Je donnerais plus de quarante
livres pour être à la maison.

OLIVIA

Qui a fait cela, sir Andrew ?

ANDREW : Le gentilhomme du comte, un certain Cesario : nous le prenions
pour un froussard, mais c'est le diable incarné.

DUC

Mon gentilhomme Cesario ?

ANDREW : Vive Dieu ! Il est là ! Vous avez cassé ma tête pour rien, et ce
que j'ai fait, j'ai été poussé à le faire par sir Toby.

VIOLA

Pourquoi me parlez-vous ? Je ne vous ai jamais blessé
Vous avez tiré l'épée contre moi sans raison
Mais je vous ai parlé gentiment, et je ne vous ai pas blessé.

ANDREW : Si une caboche sanglante peut être une blessure, vous m'avez blessé. Je pense que vous ne prenez pas en considération une caboche sanglante. Voici sir Toby qui vient en boitant ; vous allez en entendre plus, mais si il n'avait pas été saoul, il vous aurait chatouillé les veines autrement qu'il n'a fait.

DUC

Alors, gentilhomme ? Comment ça se passe pour vous ?

TOBY : C'est tout un, il m'a blessé, voilà tout. Imbécile, as-tu vu Dick le chirurgien, imbécile ?

PITRE : Oh, il est saoul, sir Toby, depuis une heure ; ses yeux étaient éteints à huit heures du matin.

TOBY : Alors, c'est une crapule, et une pavane qui passe la mesure. Je déteste les crapules saoules.

OLIVIA

Emmenez-le ! Qui a fait ce carnage avec eux ?

ANDREW : Je vous aiderai, sir Toby, parce qu'on va nous panser ensemble.

TOBY : Vous m'aidez ? Tête d'âne, caboche, coquin, coquin aux joues plates, jobard !

OLIVIA

Qu'on l'emmène au lit, et qu'on s'occupe de sa blessure !

SÉBASTIEN

Je suis désolé, madame, d'avoir blessé votre parent.

Mais, eût-il été le frère de mon sang

Je n'en aurais pas fait moins, par esprit et par sauvegarde.

Vous jetez sur moi un regard étrange, et par là

Je perçois que cela vous a offensée.

Pardonnez-moi, très douce, par ces vœux mêmes

Que nous avons échangés il y a si peu de temps.

DUC

Un visage, une voix, un vêtement et deux personnes

C'est un trompe-l'œil naturel, qui est et qui n'est pas.

SÉBASTIEN

Antonio, ô mon cher Antonio !

Comme les heures m'ont torturé et mis au supplice
Depuis que je t'ai perdu.

ANTONIO

Vous êtes Sébastien ?

SÉBASTIEN

Le crains-tu, Antonio ?

ANTONIO

Comment avez-vous pu vous diviser vous-même ?
Une pomme divisée en deux n'est pas plus jumelle
Que ces deux créatures. Lequel est Sébastien ?

OLIVIA

Quel émerveillement !

SÉBASTIEN

Suis-je là debout ? Je n'ai jamais eu de frère,
Et ceci ne peut pas être non plus un don divin de la nature
D'être ici et partout. J'avais une sœur
Que la houle et les vagues aveugles ont dévorée.
Par pitié, quelle sorte de parent es-tu pour moi ?
Quel compatriote ? Quel nom ? Quel lignage ?

VIOLA

De Messaline. Sébastien était mon frère
Un tel Sébastien était mon frère aussi
Il était ainsi vêtu dans les flots de sa tombe
Si les esprits peuvent assumer à la fois une forme et un vêtement
Vous êtes venu nous effrayer.

SÉBASTIEN

Je suis un esprit, en vérité,
Mais vêtu de cette dimension grossière
Que j'ai reçue dans la matrice.
Si vous étiez une femme, comme le reste va bien,
Je laisserais tomber une larme sur votre joue
Et clamerais : Trois fois bienvenue, Viola engloutie !

VIOLA

Mon père avait un grain sur le front.

SÉBASTIEN

Le mien aussi.

VIOLA

Et il est mort le jour même où Viola
Venait d'atteindre ses treize ans.

SÉBASTIEN

Ô, ce souvenir est vivant dans mon âme !
Il mit fin en effet à ses actions mortelles
Ce jour qui donna à ma sœur treize ans.

VIOLA

Si rien d'autre ne s'oppose à notre bonheur à tous deux
Que mon attirail masculin usurpé
Ne m'embrassez pas jusqu'à ce que chaque circonstance
De lieu, de temps, de fortune, ne concoure à prouver
Que je suis Viola : et pour vous le confirmer
Je vous conduirai chez un capitaine de cette ville
Où est déposée ma défroque de jeune fille ; par son aide noble
Je fus préservée pour servir ce noble duc.
Tout le déroulement de mon sort depuis
A eu lieu entre cette dame et ce seigneur.

SÉBASTIEN

Il en résulte, madame, que vous vous êtes méprise
Mais la nature en cela suivait son inclination.
Vous auriez été unie à une vierge
En cela, par ma vie, vous n'avez pas été déçue
Vous avez épousé à la fois homme et vierge.

DUC

Ne soyez pas stupéfaite ; son sang est d'une noblesse correcte
S'il en est ainsi, comme cependant le miroir semble vrai
J'aurai une part de ce très heureux naufrage.
Garçon, tu m'as dit mille fois
Que tu n'aimerais jamais une femme comme tu m'aimes.

VIOLA

Et toutes ces paroles, je peux les jurer à foison
Et tous ces serments se tiennent aussi vrais dans mon âme
Que ce continent sphérique tient le feu
Qui sépare le jour et la nuit.

DUC

Donne-moi ta main

Et que je te voie dans ta défroque de femme.

VIOLA

Le capitaine qui m'a amenée en premier sur le rivage
A mes vêtements de fille ; pour quelque affaire
Il est maintenant incarcéré, à la requête de Malvolio
Le gentilhomme de la suite de madame.

OLIVIA

Il le fera libérer. Appelez ici Malvolio.
Et cependant, hélas, maintenant je m'en souviens,
On dit que ce pauvre gentilhomme est en plein égarement.
Un délire très envahissant que j'avais
Avait banni le sien de ma mémoire.

Comment va-t-il, laquais ?

PITRE : Vraiment, madame, il tient Belzébuth au bout du bâton aussi bien
qu'un homme dans son cas peut le faire ; il vous a écrit une lettre que
voici ; j'aurais dû vous la donner ce matin, mais comme les épîtres d'un
dément ne sont pas des cantiques, peu importe quand on les entend.

OLIVIA

Ouvre-la et lis-la.

PITRE : Attendez-vous à être bien édifiée, quand le fou est le porte-parole
du dément. *Par le Seigneur, madame*

OLIVIA

Et alors, es-tu dément ?

PITRE : Non, madame, je ne fais que lire la démence. Si votre grâce veut
l'avoir comme elle doit être, vous devez autoriser la *Vox*.

OLIVIA

Je t'en prie, lis-la dans tes esprits corrects.

PITRE : C'est ce que je fais, ma *donna* : mais la lire dans un esprit correct,
c'est la lire ainsi. Donc, pensez-y, ma princesse, et prêtez l'oreille.

OLIVIA

Lisez-la, vous, laquais.

FABIEN : *Par le Seigneur, madame, vous me faites du tort, et le monde le
saura ; bien que vous m'ayez mis dans l'obscurité et que vous ayez
donné pouvoir sur moi à votre cousin ivrogne, cependant j'ai le bénéfice*

de mes sens aussi bien que votre grâce. Je possède votre propre lettre, qui m'induisait à l'apparence que j'ai prise : avec quoi je ne doute pas de me faire droit à moi-même, ou de vous faire grande honte. Pensez de moi ce que vous voulez. Je laisse mes devoirs un peu à l'écart, et parle sous la dictée de l'affront. Celui qu'on a traité avec démenche : Malvolio.

OLIVIA

A-t-il écrit cela ?

PITRE : Oui, madame.

DUC

Cela ne sent pas beaucoup l'égarement.

OLIVIA

Faites-le libérer, Fabien, amenez-le ici.

Monseigneur, qu'il vous plaise, ces choses étant un peu mieux pensées
De me considérer aussi bien, comme sœur, que si c'eût été comme
femme ;

Un même jour couronnera cette alliance, si vous voulez,
Ici, dans ma maison, et à mes propres frais.

DUC

Madame, je suis tout à fait prêt à embrasser votre offre.
(À Viola :) Votre maître vous quitte, et pour votre service auprès de lui
Si opposé au tempérament de votre sexe
Si loin au-dessous de votre douce et tendre éducation
Et puisque vous m'avez de longtemps appelé maître
Voici ma main ; vous serez à partir de maintenant
La maîtresse de votre maître.

OLIVIA

Une sœur ! C'est vous.

DUC

Est-ce là le dément ?

OLIVIA

Oui, monseigneur, lui-même.

Et alors, Malvolio ?

MALVOLIO

Madame, vous m'avez fait du tort,

Un tort très notoire.

OLIVIA

Moi, Malvolio ? Non.

MALVOLIO

Vous l'avez fait, madame. Je vous en prie, lisez attentivement cette lettre
Vous ne pouvez nier qu'elle soit de votre main.

Ecrivez autrement, si vous pouvez, avec une autre manière, ou un autre
style

Ou dites que ce n'est pas votre sceau, que ce n'est pas votre invention ;

Vous ne pouvez rien dire de cela ; Ô, reconnaissez-le alors

Et dites-moi dans la modestie de l'honneur

Pourquoi vous m'avez donné des témoignages si clairs de votre faveur

Demandé de venir à vous en souriant, et en portant des jarretières
croisées,

De mettre des chaussettes jaunes et de mépriser

Sir Toby et les gens subalternes

Et, quand j'ai joué ce rôle plein d'un espoir obéissant

Pourquoi vous avez souffert qu'on m'emprisonne

Qu'on me garde dans une maison obscure, qu'on m'envoie un prêtre,

Et qu'on me fasse devenir le jobard et le fou le plus notoire

Dont l'invention se soit jamais jouée ? Dites-moi pourquoi.

OLIVIA

Hélas, Malvolio, ce n'est pas mon écriture

Bien que, je le confesse, les caractères y ressemblent beaucoup ;

Mais c'est sans aucun doute de la main de Maria

Et maintenant que j'y pense, c'est elle

Qui la première m'a dit que tu étais dément ; alors tu es arrivé en
souriant

Et en adoptant l'attitude qui t'avait été demandée, ici,

Dans la lettre. Je t'en prie, sois content.

Cette pratique est tombée sur toi très méchamment

Mais quand nous en saurons les raisons et les auteurs

Tu seras à la fois le plaignant et le juge

De ta propre cause.

FABIEN

Bonne madame, écoutez-moi parler

Et ne laissez aucune querelle ni aucune rixe venir

Souiller la qualité de l'heure présente,

Dont je suis émerveillé. Dans l'espoir d'éviter cela
 Je confesse très librement que moi-même et Toby
 Avons organisé ici ce stratagème contre Malvolio
 Par rapport à certains actes discourtois et obstinés
 Que nous lui reprochions. Marie écrivit
 La lettre sur la grande insistance de sir Toby
 Qui, en récompense de cela, l'a épousée.
 Comment cela s'est déroulé, avec une malice joyeuse,
 Devrait inciter au sourire plutôt qu'à la vengeance
 Si on pèse avec justice les injures
 Qu'ont subies les deux parties.

OLIVIA

Hélas, pauvre fou, comme ils t'ont trompé.

PITRE : Hé bien, *certaines sont nés nobles, d'autres conquièrent la noblesse, à d'autres la noblesse est imposée.* J'étais partie prenante, monsieur, dans cet interlude : un certain sir Topas, monsieur, mais c'est tout un. *Par le seigneur, fou, je ne suis pas dément !* Mais, vous souvenez-vous ? *Madame, pourquoi riez-vous d'une telle racaille stérile ? Si vous ne souriez pas, il est bâillonné.* Et ainsi la roue du temps apporte sa vengeance.

MALVOLIO

J'aurai ma vengeance contre vous tous.

OLIVIA

Il a été très notoirement maltraité.

DUC

Poursuivez-le, et priez-le de faire la paix
 Il ne nous a pas encore parlé du capitaine.
 Quand ceci sera éclairci, et quand sonnera l'heure dorée
 Une solennelle combinaison sera faite
 Entre nos chères âmes. Cependant, sœur très douce,
 Nous ne voulons pas partir d'ici. Venez, Cesario ;
 Car tel vous serez tant que vous serez un homme ;
 Mais quand on vous verra dans d'autres vêtements
 Vous serez la maîtresse d'Orsino et la reine de son imagination.

PITRE

*À l'époque où j'étais un tout petit garçon
Avec hé, avec ho, et la pluie et le vent
D'une chose insensée on riait sans façon
Car il pleut, car il pleut, tous les jours, trop souvent*

*Mais quand on m'a fait homme et que jeunesse est morte
Avec hé, avec ho, et la pluie et le vent
Aux voleurs, aux coquins, les gens fermaient leur port
Car il pleut, car il pleut, tous les jours, trop souvent*

*Quand je me suis marié, hélas, avec ma femme
Avec hé, avec ho, et la pluie et le vent
Mes écarts de conduite ont provoqué des drames
Car il pleut, car il pleut, tous les jours, trop souvent*

*Et quand je m'approchais de mon lit en cachette
Avec hé, avec ho, et la pluie et le vent
C'était tard, j'étais saoul, j'en avais plein la tête
Car il pleut, car il pleut, tous les jours, trop souvent*

*Le monde a commencé il y a bien longtemps
Avec hé, avec ho, et la pluie et le vent
Le spectacle est fini, et pourtant, et pourtant
On voudrait vous charmer, tous les soirs, tout le temps.*

Traduction : été 1975.